

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

**MELANGE**  
**DE**  
**TRADUCTIONS**

*DE DIFFÉRENS OUVRAGES*  
**GRECS, LATINS ET ANGLOIS,**  
*SUR des matières de Politique, de*  
*Littérature & d'Histoire.*

Par l'Auteur de la Traduction d'ESCHYLE.



**A P A R I S,**  
Chez N Y O N l'aîné, rue Saint-Jean-de-  
Beauvais.

---

M. DCC. LXXIX.



---

*NYON l'aîné demeurera , au mois  
d'Octobre prochain , conjointement avec  
M. SAILLANT , rue du Jardinot ,  
Quartier Saint-André-des-Ares.*

---

---

---

## T A B L E.

<i>A</i> VERTISSEMENT ,	page v
<i>Sujet des Discours d'Agrippa &amp; de Mécène ,</i>	xiiij
<i>Discours d'Agrippa ,</i>	i
<i>Discours de Mécène ,</i>	25
<i>Dialogues de LUCIEN , savoir :</i>	
— <i>Des Divinités de la Mer ,</i>	94
— <i>Nigrin , ou des mœurs du Philosophe ,</i>	157
— <i>Lucien &amp; un de ses amis ,</i>	158
— <i>Les Philosophes à l'encan ,</i>	185
— <i>Les Ressuscités ,</i>	231
<i>Voyage de Claudius Rutilius ,</i>	287
<i>Lettre au R. P. Lombard , de la Compagnie de Jésus ,</i>	356
<i>Traduction d'une Lettre Angloise sur l'art des vers ,</i>	359
<i>Vie de S. Grégoire de Nazianze ,</i>	381
<i>Poèmes Philosophiques de S. Grégoire de Nazianze ,</i>	
— <i>Sur les infortunes de sa vie ,</i>	522
— <i>Des Vicissitudes de la vie ,</i>	560

---

---

## A P P R O B A T I O N.

**J**A I lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre : *Mélange de Traductions, par l'Auteur de la Traduction d'Eschyle*, faisant partie des Œuvres du même Auteur. Ce Recueil est aussi varié qu'intéressant ; le naturel & l'élégance de l'expression, semblent nous offrir ces différens morceaux chacun dans leur propre langue. Le nom de cet illustre Écrivain est d'ailleurs un sûr garant de saine morale & d'excellente Littérature.

A Paris, ce 16 Novembre 1778.

D E S A N C Y.

---

Le Privilège se trouve au *Mélange de Traductions d'Ouvrages de Morale*.

AVERTISSEMENT.

---

## AVERTISSEMENT.

ON AIME aujourd'hui les mélanges. On en fait de toutes les sortes, de littérature, de philosophie, d'histoire, de théologie. Celui qu'on offre ici au public, est d'une espèce particulière. Ce sont des traductions d'ouvrages composés en différentes langues, en prose & en vers, & dans des genres très-différens. Cette variété pourra ne pas déplaire. On y trouvera de quoi s'amuser, peut-être aussi de quoi s'instruire.

La plupart des pièces qui for-

vj *AVERTISSEMENT.*

ment ce volume, auront la grace de la nouveauté. Le voyage de Rutilius, par exemple, n'étoit pas connu, faute de traduction; il méritoit de l'être.

Les deux discours d'Agrippa & de Mécène, touchant l'abdication projetée par Auguste, sont des morceaux très-remarquables de l'historien Dion. Ils contiennent tout ce qu'il est possible d'écrire sur les différens systèmes de gouvernement, & sur toutes les parties de l'administration publique, telle qu'on la connoissoit alors. J'ai cru devoir y joindre des observations & des notes.

## AVERTISSEMENT. vij

Lucien a été traduit, mais imparfaitement. Il est peu d'écrivains aussi agréables. Son enjouement ne l'empêche pas d'être quelquefois solide. D'Ablancourt, qui l'a peu loué, dit de lui, que *jamais homme n'avoit mieux découvert l'orgueil & l'ignorance des philosophes*. Il ne faut pas croire cependant que tous les traits satyriques de Lucien soient puisés dans la vérité. Il a osé faire à Socrate, quoiqu'indirectement, un reproche affreux, qui a été détruit par les écrivains les plus respectables. La Pithonisse de Delphes avoit déclaré que ce philosophe étoit le plus sage des hommes. Cet oracle,

viiij *AVERTISSEMENT.*

reçu avec applaudissement , eût été rejeté avec mépris , si Socrate n'avoit eu qu'une réputation équivoque de vertu. Diogène-Laerce écrit qu'il a toujours été pur & irréprochable dans ses mœurs , & qu'il méprisoit Alcibiade à cause de sa beauté ; ce qui est bien contraire au goût infâme dont Lucien paroît l'accuser.

Je suis bien éloigné de proposer pour modèles de traduction, les dialogues que j'ai mis en françois. Ce ne sont que des essais, dans lesquels j'ai tâché de conserver le génie & le style de l'original. Les dialogues des dieux marins, imprimés

*AVERTISSEMENT.* ix  
pour la première fois en 1742 ,  
dans un recueil de l'académie de  
Montauban , avoient été examinés  
& approuvés par un homme ( 1 )  
très-savant dans la langue grecque.  
Ma traduction lui parut fidelle. Les  
journaux en portèrent le même  
jugement.

La lettre angloise sur la versifi-  
cation de Virgile , n'est point l'ou-  
vrage d'un pédant , quoiqu'elle soit  
chargée de citations. C'est le travail  
ingénieux d'un lecteur qui médite ,  
qui compare , & qui juge avec  
sentiment.

---

( 1 ) M. l'abbé Varry.

## **x. AVERTISSEMENT.**

Les poèmes que j'ai traduits du grec de S. Grégoire de Nazianze, justifieront les éloges que tous les savans donnent d'une commune voix aux talens poétiques de ce grand saint. Ses vers seroient souvent dignes d'Homère. C'est là qu'il faut chercher le véritable esprit philo.sophique, animé par la poésie, éclairé par la religion.

Je remarquerai ici, & cette observation n'est pas hors de propos, que les Pères de l'église grecque ont un prodigieux avantage, du côté du style & du goût, sur ceux de l'église latine, totalement infé-

## AVERTISSEMENT. xj

rieurs en cette partie aux auteurs profanes. S. Chrysostome, S. Grégoire de Nazianze, S. Basile pourroient être mis au rang des écrivains classiques.

On se tromperoit, au surplus, si on ne considéroit les poëmes dont je donne ici la traduction, que comme de simples ouvrages de religion & de piété. Ce sont en même tems des morceaux d'histoire & de littérature. Ils renferment aussi des détails curieux concernant l'état des sciences, les usages & les mœurs du siècle de S. Grégoire. Ce grand homme n'étoit

xij **AVERTISSEMENT.**

pas moins versé dans les connoissances profanes que dans les matières ecclésiastiques. Ses écrits ont le mérite de plaire, comme celui d'édifier & d'instruire.



# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

**DIALOGUES**  
***DES DIVINITÉS***  
**DE LA MER,**  
***TRADUITS DU GREC DE LUCIEN.***

**DIALOGUES**

---

---

**DIALOGUES**  
**DES DIVINITÉS**  
**DE LA MER,**  
*TRADUITS DU GREC DE LUCIEN.*

---

---

**DIALOGUE PREMIER.**  
**DORIS, GALATÉE.**

**DORIS.**

**J**E te félicite, Galatée. On dit que ce beau berger de Sicile a conçu pour toi la plus violente passion.

**GALATÉE.**

Ne vous moquez point, Doris. Tel qu'il est, ce berger est fils de Neptune.

**DORIS.**

Qu'importe? Quand il seroit fils de Jupiter, avec cet air sauvage, ce corps tout hérissé de poil, & l'agrément de

98 DIALOG. DES DIVINITÉS  
n'avoir qu'un œil, sa naissance, dis-moi,  
embelliroit-elle sa laideur ?

GALATÉE.

Ni ce que vous appelez air sauvage, ni ce corps velu qui vous effraie, n'ont rien, selon moi, de rebutant. Ce sont des beautés mâles. Son œil, placé au milieu du front, a de la grâce, & il en voit aussi-bien que s'il en avoit deux.

DORIS.

Vraiment, Galatée, Polyphème a raison de t'aimer. A voir, comme tu en parles, il ne rend pas hommage à une ingrate.

GALATÉE.

Je n'ai assurément nul goût pour lui. Mais, en vérité, vos méchancetés m'excèdent. C'est l'envie qui vous fait parler ainsi. Vous n'avez pas oublié que Polyphème (1) faisant pâître un jour ses troupeaux, & nous voyant du haut d'un rocher jouer ensemble sur le rivage, au pied du mont Ethna, dans cet endroit

Sur le bord escarpé s'allonge entre la montagne & la mer, il ne fixa ses regards que sur moi, sans les arrêter un moment sur vous, ni sur les autres Nymphes. Je lui parus sans doute la plus belle, & la plus digne d'être aimée. Il n'eut pour vous que du mépris; c'est ce qui vous désespère.

D O R I S.

J'avoue qu'il est flatteur d'être aimée d'un borgne & d'un gardeur de troupeaux; c'est un avantage qu'on ne peut trop t'envier. Mais, enfin, qu'a-t-il pu tant remarquer en toi, si ce n'est ta blancheur? Il est vrai que, comme il vit de crème & de lait, tout ce qui en a la couleur est assez beau pour lui (2). Cependant, si tu veux savoir par toi-même en quoi consistent tes attraits, regarde-toi un jour du haut d'un rocher dans l'eau de la mer quand elle sera calme & unie. Tu verras ce que c'est qu'un tein blanc qui n'est point relevé par des nuances de rouge.

100 DIALOG. DES DIVINITÉS

GALATÉE.

Je serai aussi ridiculement blanche que vous voudrez, mais j'ai un amant. Nommez-moi, toutes tant que vous êtes, un berger, un matelot, un batelier qui vous ait dit un seul mot de galanterie. Polyphème est de plus un musicien du premier ordre. Je passe sous silence ses autres talens.

DORIS.

Tais-toi, Galatée. Nous entendîmes l'autre jour la sérénade qu'il te donnoit. Déesse de Cithère! nous crûmes d'abord que c'étoit l'animal du bon Silène. Sa prétendue lyre (3) étoit une tête décharnée de cerf, dont les cornes formoient les deux côtés de ce bizarre instrument. Il avoit attaché à la partie supérieure de ces cornes une espèce de traverse, autour de laquelle étoient liées grossièrement les cordes, sans trous ni chevilles. Jugez quels sons en devoient sortir! Ajoutez à tout cela qu'il chantoit sur un ton, & s'accompagnoit sur un autre.

Plus il se passionnoit, plus nous éclations de rire, quelque effort que nous fissions pour nous retenir. Echo qui répète tout, ne répéta ni chant ni paroles; soit qu'elle fût effrayée de la voix rugissante de Polyphème, ou qu'elle eut honte de redire une chanson si barbare & si ridicule. Pour comble de gentillesse, le charmant berger portoit dans ses bras un petit ours velu comme lui. Tu ne dois pas être surprise, Galatée, que l'on t'envie un pareil amant.

## GALATÉE.

Mais vous, Doris, montrez-nous enfin le vôtre. Voyons un peu s'il est plus beau, s'il a la voix plus mélodieuse, s'il joue mieux de la lyre que Polyphème.

## DORIS.

Je n'ai point d'amant; je ne me crois pas faite pour en avoir. Mais toi, Galatée, garde ton Cyclope, cet amant parfumé comme un bouc, & qui mange ses hôtes. Adieu, puisses-tu l'aimer autant qu'il t'aime.

DIALOGUE II.

POLYPHÈME, NEPTUNE,

POLYPHÈME,

O mon père ! que ne m'a point fait souffrir ce malheureux hôte, qui, après m'avoir enivré, m'a crevé l'œil pendant que je dormois d'un profond sommeil !

NEPTUNE,

Et qui a osé commettre un si grand crime ?

POLYPHÈME.

Un scélérat, qui se faisoit nommer *Personne* tant qu'il a demeuré dans mon antre ; mais quand il se vit à l'abri de ma vengeance, il me cria en fuyant qu'il s'appeloit Ulysse.

NEPTUNE,

Je le connois. C'est ce petit Roi d'Ithaque qui revenoit du siège de Troÿe. Je

suis étonné de ce qu'il a fait. Il n'aime guère à s'exposer.

## POLYPHÈME.

Je surpris dans ma caverne, en revenant de mes pâturages, plusieurs voleurs qui s'y étoient glissés pour enlever mes troupeaux. J'en fermai d'abord l'entrée avec une grosse pierre, qui me sert à cet usage. J'allumai tout de suite un arbre que j'avois apporté de la montagne, & à la lueur du feu, je les apperçus qui cherchoient à se cacher. Je me jetai aussi-tôt sur quelques-uns de ces larrons, & les mangeai comme ils le méritoient. Cependant ce perfide, ce fourbe, Personne ou Ulysse; comme il vous plaira; ce malheureux, dis-je, me présenta un breuvage d'un goût & d'un parfum délicieux, mais tout propre à seconder son abominable dessein, par l'effet qu'il produisit sur mes sens; car à peine eus-je avalé quelques coups de cette liqueur traîtresse, que tout me sembla se mou-

## 104 DIALOG. DES DIVINITÉS

voir autour de moi ; ma caverne elle-même tournoit ; je ne me connoissois plus , mes forces s'évanouirent ; je m'endormis. Le brigand profita de mon sommeil ; il m'enfonça dans l'œil un pieu embrasé , qu'il avoit éguisé par le bout. Depuis ce moment , ô Neptune ! je suis entièrement aveugle.

### NEPTUNE.

Il faut être furieusement ivre pour se laisser crever l'œil sans s'éveiller. Mais comment s'enfuit Ulysse après avoir fait son coup ? Comment put-il déplacer la pierre qui fermoit ta porte ?

### POLYPHÈME.

Je l'ôtai moi-même pour l'attraper au passage. Je me plaçai donc (4) à l'ouverture de la caverne , cherchant à tâtons avec mes deux mains , que j'étendois à droite & à gauche. Je ne laissai sortir que mes moutons , & je chargeai le bélier de leur tenir lieu de pasteur en mon absence.

## NEPTUNE.

J'entends. Il se colla sous le ventre d'un de ces animaux, & se déroba adroitement à ta vengeance. Mais pourquoi n'appelois-tu pas à ton secours les autres Cyclopes ?

## POLYPHÈME.

Eh ! mon père, je les appelai, & ils vinrent. Mais après qu'ils m'eurent demandé le nom de l'assassin, & que j'eus répondu que c'étoit *Personne*, ils me crurent fou, & se retirèrent. C'est ainsi que le scélérat m'avoit abusé par un faux nom ; & ce qui m'afflige encore plus, il eût l'audace d'insulter à mon malheur, & de me dire en fuyant, adieu Polyphème, je défie ton père Neptune de te guérir.

## NEPTUNE.

Prends courage, mon fils, je saurai bien te venger. Ulysse apprendra que, s'il ne m'est pas possible de rendre la vûe aux aveugles, je puis au moins perdre

ou sauver les navigateurs. Sa vie est dans mes mains, puisqu'il est encore sur les flots.

---

## DIALOGUE III.

### NEPTUNE, ALPHÉE.

NEPTUNE.

QU'EST-CE donc, Alphée? Seul de tous les fleuves de la terre, vous ne mêlez pas vos flots avec les miens? Vous ne vous arrêtez pourtant pas à votre embouchure. Vos ondes entrent dans la mer; elles la traversent sans se séparer, & conservent leur douceur malgré l'amertume de mes eaux. Semblable aux oiseaux aquatiques, vous plongez ici, & reparaissez ailleurs.

ALPHÉE.

C'est l'ouvrage de l'amour; ne m'en faites pas un crime, ô Neptune! Vous avez aimé plus d'une fois.

NEPTUNE.

Est-ce une mortelle qui vous charme?  
Est-ce une Nymphé? Avouez la vérité;  
ne seroit-ce point une Néréide?

ALPHÉE.

Non, Dieu de la mer, c'est une fontaine.

NEPTUNE.

En quel lieu de la terre coulent ses flots?

ALPHÉE.

Dans les plaines de Sicile. Aréthuse est son nom.

NEPTUNE.

Je la connois, elle me plairoit assez.  
Sa source est pure; ses eaux sont transparentes, & coulent en murmurant sur un lit de petits cailloux.

ALPHÉE.

C'est elle-même, ô Neptune, & je vais la trouver.

## 108 DIALOG. DES DIVINITÉS

N E P T U N E.

Allez, soyez heureux dans vos amours. Mais, dites-moi, où avez-vous vu Aréthuse? Un fleuve d'Arcadie n'est pas trop à portée d'une fontaine de Sicile.

A L P H É E.

Vous en voulez trop savoir; vos questions retardent mes pas.

N E P T U N E.

Vous avez raison; partez, Alphée; courez où l'amour l'ordonne. Sortez vite du sein de la mer; mêlez vos flots avec ceux d'Aréthuse, & que vos eaux réunies ne forment qu'un même canal.

---

## DIALOGUE IV.

P R O T É E , M É N É L A S .

M É N É L A S .

O U I je crois, Protée, qu'étant citoyen de la mer, vous pouvez vous ch. en

eau. Je vous passe encore l'arbre ; la métamorphose en lion ne me paroît pas non plus incroyable. Mais qu'il vous soit possible de devenir du feu au milieu des ondes, c'est ce qui m'étonne, & que vous ne sauriez me persuader.

P R O T É E.

Tu as tort, Ménélas ; rien de plus réel que ce changement.

M É N É L A S.

Je conviens que j'en ai été témoin ; mais pour vous dire ce que j'en pense , je crois que vous fascinez , par quelques prestiges , les yeux des spectateurs , & , qu'en effet , vous ne vous changez point en feu.

P R O T É E.

Comment pourrois-je tromper dans des choses que je fais publiquement ? N'as-tu pas vu de tes yeux tous mes différens prodiges ? Si tu persistes à croire que tout cela n'est qu'une vaine illusion , essaye , ô vaillant destructeur de

## 116 DIALOG. DES DIVINITÉS

Troye, quand je serai transformé en flamme, de me toucher avec la main ; tu verras si j'ai seulement l'apparence du feu, sans en avoir les propriétés.

MÉNÉLAS.

Oh ! pour cette épreuve vous m'en dispenserez, s'il vous plaît.

PROTÉE.

Je comprends, Ménélas, que tu n'as jamais vu de polype. Tu ne connois pas la nature & les vertus de cet animal.

MÉNÉLAS.

Pardonnez-moi, j'ai vu des polypes ; & j'apprendrai volontiers de vous ce qu'ils savent faire.

PROTÉE.

Quand ils sont sur un rocher, ils s'y attachent si fortement & si adroitement avec leurs bras, qu'ils paroissent être une partie même de la pierre. Ils en prennent la couleur, qu'ils conservent aussi long-temps qu'ils veulent, & trom-

DE LA MER. III

pent par ce moyen le plus habile pêcheur.

MÉNÉLAS.

Tout ce qu'on dit du polype n'est rien au prix de vos tours d'adresse.

PROTÉE.

Qui croiras-tu donc, Ménélas, si tu n'ajoutes pas foi au témoignage de tes yeux?

MÉNÉLAS.

Oui, je l'ai vu & revu ; mais je n'en crois rien. Une même chose ne peut être du feu & de l'eau.

---

DIALOGUE V.

GALÈNE (6), PANOPE.

PANOPE.

Vis-tu hier, Galène, ce que fit la Discorde en Thessalie, pour se venger de ce qu'on ne l'avoit pas invitée au festin qui s'y donna?

## 112 DIALOG. DES DIVINITÉS

GALÈNE.

Je n'y étois pas. Neptune m'avoit commandé de tenir la mer calme. Que fit donc cette méchante Discorde ?

PANOPE.

Thétis & Pélée s'étoient allés coucher, conduits par Amphitrite & par Neptunc. Pendant ce temps-là les dieux buvoient, dansoient, ou écoutoient les chants des Muses & d'Apollon. L'occasion étoit favorable. La Discorde, sans être apperçue, jeta dans la salle du festin une magnifique pomme d'or, autour de laquelle étoient ces mots, *pour la plus belle*. La pomme roula, comme à dessein, jusqu'aux pieds de Junon, de Vénus & de Pallas; & Mercure l'ayant ramassée, lut tout haut l'inscription qu'elle portoit. Nous autres Néréïdes nous gardâmes le silence. Quelles prétentions pouvoient avoir d'humbles nymphes devant des divinités du premier ordre ? Chacune d'elles demandoit la pomme.

La

DE LA MER. 113

La dispute s'échauffoit ; les coups s'en seroient mêlés, si Jupiter ne les eût séparées. Les trois déesses vouloient que le maître des dieux fût leur arbitre. Non , répondit-il , je ne déciderai point entre vous. Allez sur le mont Ida , vous y trouverez le fils de Priam. Ce pasteur aime la beauté , il s'y connoît ; je ne saurois vous donner de meilleur juge.

GALÈNE.

Quel parti ont pris les déesses ?

PANOPE.

Je pense qu'elles se rendront aujourd'hui sur le mont Ida , & nous apprendrons bientôt la décision du berger.

GALÈNE.

Oh ! je n'en suis pas en peine. Vénus combat , elle remportera la victoire. Paris seroit aveugle s'il jugeoit autrement.



H

DIALOGUE VI.  
NEPTUNE, AMYMONE, TRITON.

TRITON.

NEPTUNE, une jeune fille d'une figure charmante, va tous les jours puiser de l'eau dans le lac de Lerne (8). C'est une beauté accomplie ; je n'ai rien vu de si parfait.

NEPTUNE.

Est-ce une esclave, ou une personne libre?

TRITON.

C'est une des cinquante filles de ce Danaüs dont on parle tant. Elle s'appelle Amymone. Je m'étois déjà informé de sa naissance & de son nom. Danaüs donne une éducation très-dure à ses filles : il les oblige à travailler de leurs mains ; il les envoie puiser de l'eau, & ne leur recommande rien tant que de fuir la paresse.

NEPTUNE.

Il y a loin d'Argos à Lerne. Amy-  
mone fait-elle ce chemin toute seule ?

TRITON.

Toute seule. Argos est, comme vous  
savez, un pays aride (9) ; il faut renou-  
veller souvent sa provision d'eau.

NEPTUNE.

Ce que tu me dis de cette fille, me  
donne une furieuse envie de la voir. Al-  
lons vite à sa rencontre.

TRITON.

Allons ; c'est l'heure où elles vont à la  
fontaine, & je la crois dans ce moment  
à moitié chemin.

NEPTUNE.

Dépêche-toi d'atteler mon char. Mais  
cela nous feroit perdre du temps ; donne-  
moi un de mes dauphins ; je le monterai  
pour arriver plus promptement.

TRITON.

En voici un des plus agiles.

H ij

## 116 DIALOG. DES DIVINITÉS

NEPTUNE.

Voilà qui est bien, partons. Toi, Triton, nage à côté de moi. Dès que nous serons arrivés à Lerne, je me mettrai en embuscade. Avertis-moi quand tu verras Amymone.

TRITON.

Je l'apperçois. Elle n'est pas loin de vous.

NEPTUNE.

Ah! Triton, qu'elle est charmante! Je cours l'enlever.

AMYMONE.

Ciel, où suis-je! Ah! téméraire mortel, où m'entraînez-vous? Ravisseur infâme, c'est mon oncle Egyptus qui vous fait commettre cet attentat. Laissez-moi, où je vais appeler mon père.

TRITON.

Taisez-vous, Amymone; c'est Neptune (10) que vous voyez.

AMYMONE.

Que parlez-vous de Neptune ? Cruel, quelle violence ! vous m'entraînez dans la mer. Malheureuse que je suis, je vais périr dans les flots !

NEPTUNE.

Ne craignez rien, jeune Amymone, on ne vous fera point de mal. Vous allez voir naître, d'un coup de mon trident, une fontaine de votre nom près du rivage de la mer. Pour vous, devenue nymphe, vous jouirez d'une éternelle félicité, pendant que toutes vos sœurs puiseront de l'eau dans les enfers (11).

## DIALOGUE VII.

ZÉPHIRE, NOTUS.

NOTUS.

**D**IS-MOI, Zéphire ; cette génisse que nous voyons présentement traverser les

## 118 DIALOG. DES DIVINITÉS

flots sous la conduite de Mercure, c'est donc la maîtresse de Jupiter?

Z É P H I R E.

Oui, mais elle n'étoit pas génisse quand il en devint amoureux. C'est la fille du fleuve Inachus, & c'est Junon qui l'a métamorphosée par jalousie. Elle étoit furieuse de voir son mari si fort entêté de cette Nymphe,

N O T U S,

L'aime-t-il encore depuis qu'elle est sous cette peau de vache?

Z É P H I R E.

Sans doute, & c'est à cause de cela qu'il l'envoie en Egypte. Il nous a défendu de troubler la mer jusqu'à ce que sa maîtresse ait abordé. C'est en Egypte qu'elle doit déposer le fardeau dont l'amour de Jupiter l'a honorée. La mère & l'enfant seront mis au rang des dieux,

N O T U S.

Une génisse déesse!

## ZÉPHIRE.

N'en doute pas. Mercure ajoute qu'elle présidera à la navigation, que les vents lui seront soumis, & qu'elle pourra les exciter ou les calmer à son gré.

## NOTUS.

Puisqu'elle est notre souveraine, hâtons-nous de lui faire la cour pour gagner ses bonnes grâces.

## ZÉPHIRE.

Elle a déjà fait son trajet : la voilà sur le rivage. Tu vois qu'elle ne marche plus à quatre pieds. Mercure lui a rendu sa forme ordinaire ; c'est à présent une belle femme.

## NOTUS.

Quel prodige ! Cornes, queue, pieds fourchus, tout l'animal s'est évanoui ; nous ne voyons plus qu'une jeune nymphe d'une beauté ravissante. Mais qu'arrive-t-il à Mercure ? Regarde-donc, Zéphire ; il quitte sa figure de jeune homme, & prend celle d'un chien.

## 120 DIALOG. DES DIVINITÉS

Z É P H I R E.

Il sait mieux que nous ce qu'il doit faire ; nous en avons assez vu. Crois-moi , camarade , retirons-nous.

---

### DIALOGUE VIII.

NEPTUNE, LES DAUPHINS.

N E P T U N E.

**J**E vous loue , dauphins , d'être toujours si bienfaisans envers les hommes. On n'oubliera jamais Ino ( 12 ) & son fils que vous soutîntes sur les ondes , quand ils y furent tombés du haut des rochers Scironiens ( 13 ). Vous les conduisîtes sur le rivage de l'isthme. L'un de vous vient aussi de sauver le jour au célèbre chantre de Méthymne ( 14 ) , malgré les matelots qui vouloient le faire périr. Le généreux animal l'a porté sur le promontoire de Ténare ( 15 ).

## LES DAUPHINS.

Ne soyez pas surpris, ô Neptune, de notre amour pour les hommes. Quoique nous soyons des poissons, c'est des hommes que nous tirons notre origine.

## NEPTUNE.

Je le sais. Je blâmai beaucoup la vengeance (16) de Bacchus. Après vous avoir défaits dans un combat naval, il devoit se contenter de vous soumettre à ses loix, comme tant d'autres peuples qu'il avoit vaincus. Mais contez-moi l'aventure d'Arion.

## UN DAUPHIN.

Périandre, roi de Corinthe, se plaisoit infiniment aux chants de ce Musicien. Il l'envoyoit chercher souvent pour l'entendre. Arion, comblé d'honneurs & de biens par le roi, voulut retourner dans sa patrie, pour se montrer dans tout son éclat aux citoyens de Méthymne. Il s'embarqua sur un vaisseau

## 122 DIALOG. DES DIVINITÉS

qui appartenoit à une troupe de scélérats, auxquels il eut l'imprudence de faire voir l'or & l'argent qu'il emportoit. A peine le navire fut-il au milieu de la mer Égée, que les matelots résolurent de tuer Arion. Comme je nageois à portée d'eux, j'entendis tout. *Puisque vous voulez que je meure, leur dit-il, permettez que je m'habille plutôt de mes vêtemens de cérémonie; laissez-moi déplorer mon sort par quelques chansons funèbres, & souffrez, après cela, que je me jette moi-même dans la mer.* Cette grâce lui fut accordée. Aussitôt il prit sa longue robe, chanta quelques vers attendrissans & harmonieux, & se précipita dans les ondes. Il y alloit périr. Je le pris sur mon dos, & nous abordâmes ensemble à Ténare.

### N E P T U N E.

Je loue votre amour pour la musique, & vous avez bien payé votre musicien.



## DIALOGUE IX.

NEPTUNE, LES NÉRÉIDES.

NEPTUNE.

QUE ce détroit porte désormais le nom de la jeune fille (17) qui vient d'y périr; qu'il soit appelé l'Hellespont. Vous, Néréides, prenez son corps, allez le poser sur le rivage de la Troade, afin que les habitans du pays lui rendent les derniers devoirs.

AMPHITRITE.

Ne seroit-il pas mieux, Neptune, de l'ensevelir ici, au milieu de cette mer à qui vous avez donné son nom? Je suis toute attendrie des maux que lui a fait souffrir sa marâtre,

NEPTUNE.

Ce que vous proposez, Amphitrite, n'est pas permis, & il ne seroit pas honnête de l'enterrer ici dans le sable.

## 124. DIALOG. DES DIVINITÉS

Il faut, comme je l'ai dit, l'inhumer dans la Chersonnèse (18) de Troade : elle y jouira bientôt du plaisir de la vengeance. Ino éprouvera le même sort qu'elle ; & , poursuivie par Athamas , tombera du haut du Cithéron (19) dans la mer , avec son fils dans ses bras.

A M P H I T R I T E .

Nous devrions bien la sauver en faveur de Bacchus , dont elle a été la nourrice.

N E P T U N E .

On eut tort de le confier à une si méchante femme. Il est juste cependant d'avoir des égards pour Bacchus.

A M P H I T R I T E .

Mais comment Hélé s'est-elle laissé tomber en bas du bélier ? Son frère Phryxus poursuit son voyage si heureusement !

N E P T U N E .

Cela n'est pas étonnant. Phryxus est un jeune homme intrépide & vigoureux.

Il peut résister à la violence des flots. Sa sœur n'étoit point accoutumée à cette façon de voyager : elle n'a pu, sans effroi, se voir dans le vaste abysme des eaux. Ce spectacle affreux l'a troublée ; l'immensité de la mer & la vitesse du bélier l'ont éblouie. Elle a perdu l'usage de ses sens ; ses mains ont abandonné les cornes de l'animal, & les ondes l'ont engloutie.

## A M P H I T R I T E.

Où étoit donc la nue (20) qui sauva le frère & la sœur dans le Temple d'Iolcos ?

## N E P T U N E.

Que pourroient toutes les nues du ciel contre les décrets du Destin ?

## DIALOGUE X.

IRIS, NEPTUNE.

I R I S.

JUPITER vous prie, Neptune, d'arrêter cette île errante, détachée de la Sicile,

126 **DIALOG. DES DIVINITÉS**

**& qui se cache encore sous les flots. Il souhaite que vous la placiez au milieu de la mer Égée; qu'elle y soit à decouvert, & sur des fondemens si solides, que rien ne puisse les ébranler. Il a un besoin pressant de cette Ile.**

**N E P T U N E.**

Jupiter sera obéi. Mais ne puis-je savoir à quel usage il la destine?

**I N I S.**

Il veut y faire accoucher Latone, qui fessent déjà les premières douleurs de l'enfantement.

**N E P T U N E.**

Comment donc! le ciel & la terre ne sauroient-ils lui suffire pour cela?

**I N I S.**

Vous n'êtes pas au fait, Neptune. La Terre, sollicitée par Junon, a promis, avec un serment horrible, de ne donner aucun asyle à Latone. L'Ile dont je vous parle, ne sauroit être comprise dans le

serment, puisqu'elle n'a point encore paru.

NEPTUNE.

Cela est vrai. Isle vagabonde arrête-toi, sors des gouffres profonds de la mer. Ne sois plus entraînée par les flots ; demeure immobile dans le lieu que je t'ai marqué. O la plus fortunée des isles, reçois dans ton sein les deux enfans de mon frère, qui seront sans doute les plus beaux de tous les Dieux. Et vous, Tritons, conduisez Latone à Délos ; que le calme règne sur l'onde & dans l'air. Aussi-tôt que les petits nouveaux dieux seront nés, ils tueront l'horrible serpent qui poursuit & qui épouvante leur mère. Ils la vengeront ainsi de Junon. Vous, Iris, annoncez à Jupiter que tout est prêt. Que Latone arrive, & qu'elle accouche.



DIALOGUE XI.

LE XANTE, LA MER.

LE XANTE.

**O**MER, reçois-moi dans tes ondes. Je souffre des tourmens affreux ; éteins le feu qui me dévore.

LA MER.

Que vois-je, ô fleuve Xante ! Tu es tout couvert de flammes. Qui t'a mis dans cet état ?

LE XANTE.

Vulcain. Ah ! malheureux que je suis, je roule des torrens de feu : je brûle.

LA MER.

Pourquoi t'a-t-il traité si cruellement ?

LE XANTE.

Pour secourir le fils de Thétis. Achille faisoit un carnage terrible des Troyens. Je lui ai demandé grâce pour eux ; le  
cruel

éruel a continué avec encore plus de fureur. La multitude des morts & des mourans arrêtoit le cours de mes eaux. Touché de pitié pour ces malheureux, j'ai répandu mes flots de tous côtés; j'ai couru au-devant de lui comme pour l'engloutir; mais seulement dans le dessein de lui faire peur, & de sauver les misérables qu'il massacroit. Vulcain, qui malheureusement pour moi n'étoit pas loin, est accouru avec plus de feux qu'il n'en alluma jamais. Je crois qu'il avoit rassemblé tous les brasiers de Lemnos & du mont Ethna. Les flammes m'ont environné dans un moment. Arbres, bruyères, roseaux, poissons même, tout a été consumé, mis en cendres. Mes eaux ont si excessivement bouillonné, que j'ai cru les voir tarir tout-à-fait. Vous voyez où m'a réduit cet épouvantable embrasement.

L A M E R.

Tu es en effet dans un grand désordre. Sanglant & embrasé, tu fais horreur à

130 DIALOG. DES DIVINITÉS

voir. Mais pourquoi attaquer un de mes enfans ? Ignores-tu qu'Achille est fils d'une Néréide ?

LE XANTE.

Devois-je lui laisser égorger mes voisins & mes bons amis les Phrygiens ?

LA MER.

Et Vulcain devoit-il t'abandonner le fils de Thétis ?

---

DIALOGUE XII.  
DORIS, THÉTIS.

DORIS.

**D**E quoi pleurez-vous, Thétis ?

THÉTIS.

Du spectacle que je viens de voir. Acrisius ayant enfermé sa fille & son enfant dans un coffre, l'a remis à des matelots, avec ordre de s'avancer en pleine mer, & de le jeter dans les eaux, pour y faire périr la mère & l'enfant.

D O R I S.

Quel crime a-t-elle donc commis?  
Vous en devez être instruite.

T H É T I S.

Quoiqu'elle fut fort belle, son père Acrisius l'avoit condamnée à une éternelle virginité. Elle étoit renfermée dans une prison d'airain. On raconte, je ne garantis pourtant pas le fait, que Jupiter, métamorphosé en or, avoit pénétré par le conduit des eaux pluviales dans la chambre de Danaé, & que la pluie du métal précieux, répandue sur la Princesse, l'avoit fait concevoir. Le vieillard farouche, & que le souvenir de l'Oracle (21) alarme toujours, s'emporta terriblement. Il a soupçonné sa fille de quelque intrigue secrète, & à peine a-t-elle été accouchée, qu'il l'a fait enfermer comme je vous ai dit.

D O R I S.

Qu'a-t-elle témoigné à la vue de son supplice?

## 132 DIALOG. DES DIVINITÉS

T H É T I S.

Elle a supporté courageusement sa condamnation, & n'a rien dit pour sa défense. Mais elle a demandé grace pour son fils, qu'elle baignoit de ses pleurs, & qu'elle présentoit tendrement au cruel Acrisius, en lui faisant remarquer la beauté de cet enfant. Cette petite créature, qui ne connoissoit pas ses malheurs, sourioit en regardant la mer. Ma sœur, je n'y saurois penser sans fondre en larmes.

D O R I S.

Vous me faites pleurer moi-même. Mais croyez-vous qu'ils soient déjà morts?

T H É T I S.

Non, assurément. Le coffre qui les renferme, flotte encore autour du Sériphe.

D O R I S.

Que tardons-nous à le pousser dans les filets de quelques pêcheurs? Les bonnes gens le retireront, & sauveront ces infortunés.

THÉTIS.

J'applaudis à ton idée. Quel dommage que ce bel enfant & sa mère périssent misérablement!

## DIALOGUE XIII.

NEPTUNE, LE FLEUVE ÉNIPE.

L'ÉNIPE.

**C**ELA n'est pas bien, Neptune, & je m'en plaindrai tout haut. Vous avez pris mes traits pour séduire ma maîtresse. La ressemblance l'a trompée, & vous avez profité de son erreur.

NEPTUNE.

En vérité, fleuve Énipe, il vous sied bien de vous plaindre, indolent & dédaigneux comme vous êtes. Les assiduités ni les transports de votre amante ne vous touchoient point; il sembloit que son désespoir vous amusât. Elle se pro-

134 DIALOG. DES DIVINITÉS

menoit sur votre rivage, entroit dans vos ondes, s'y baignoit. Comment pouviez-vous résister à tant d'amour?

L'ÉNIPE.

Que vous importe? Deviez-vous pour cela me voler ma figure & ma maîtresse?

NEPTUNE.

Vous vous y prenez un peu tard pour être jaloux. Il ne falloit pas commencer par être cruel. Au surplus, Tyro n'est point trop à plaindre; elle a cru vous posséder.

L'ÉNIPE.

Son erreur n'a pas duré; vous lui avez dit en la quittant, que vous étiez Neptune. C'est ce qui la met au désespoir. Votre fourberie m'a ravi un bien qui m'appartenoit. Que dis-je! Vous vous êtes servi de mes flots pour y consommer votre crime.

NEPTUNE.

C'est votre faute, ô fleuve Énipe!  
Adieu.

## DIALOGUE XIV.

## TRITON, LES NÉRÉIDES.

TRITON.

VOTRE vengeance est sans effet, ô Néréides! Le monstre marin que vous aviez envoyé pour dévorer Andromède, ne lui a fait aucun mal; & de plus il est mort.

IPHIANASSE.

Et qui l'a tué? Seroit-ce Céphée, qui, ne lui ayant exposé sa fille que pour l'attirer dans le piège, l'auroit ensuite attaqué avec main-forte?

TRITON.

Non. Mais vous connoissez, je pense, le jeune Persée, ce fils de Danaé, qui avoit été condamné par son grand-père Acrisius à périr dans les flots avec sa mère, & que votre pitié sauva du trépas?

136 DIALOG. DES DIVINITÉS

I P H I A N A S S E.

Nous le connoissons. Il doit être à présent dans toute la force de la jeunesse, & son courage égale sans doute sa beauté.

T R I T O N.

C'est lui qui a tué le monstre.

I P H I A N A S S E.

Lui! Persée! Ah! quel ingrat!

T R I T O N.

Vous allez tout savoir, écoutez-moi. Le Roi lui avoit ordonné d'aller combattre les Gorgones. Après s'être rendu dans la Lybie . . . .

I P H I A N A S S E.

De quelle façon? Seul, ou avec d'autres guerriers, compagnons de sa fortune? Il a passé par des chemins bien dangereux.

T R I T O N.

Il les a évités en traversant les airs. Minerve lui avoit donné des aîles. Il a

surpris les Gorgones pendant qu'elles dormoient ; il a coupé la tête à Méduse , & s'est envolé.

## I P H I A N A S S E .

Mais pour tuer les Gorgones , il falloit les voir ; & jamais mortel ne les a regardées , qu'une mort soudaine ne lui ait fermé les yeux.

## T R I T O N .

Minerve y a pourvu. J'ai entendu le récit que Persée en a fait d'abord à Andromède , ensuite à Céphée. La Déesse lui présentoit son bouclier , dans lequel il voyoit la figure de Méduse , réfléchie de l'acier resplendissant , comme d'un miroir. Il a pris d'une main la chevelure de la Gorgone ; de l'autre , il lui a coupé la tête , & a disparu avant que les sœurs de Méduse se soient éveillées. Comme il voloit le long des côtes d'Éthiopie , assez près de la terre , il a apperçu sur une roche qui s'avance dans la mer , Andromède enchaînée , les cheveux épars

## 138. DIALOG. DES DIVINITÉS

& à demi-nue. Ému de compassion, il interroge la Princesse ; bientôt épris d'amour ( car il falloit qu'elle vécût ), il se dispose à la secourir. Le monstre affreux court impétueusement sur sa proie. Persée s'élève dans l'air , fond sur l'horrible animal , le frappe d'une main à grands coups d'épée ; de l'autre , il lui présente la tête de la Gorgone , & le change en rocher. J'ai vu expirer le monstre. Plusieurs parties de son corps étoient pétrifiées par les regards de Méduse. Persée a rompu les liens d'Andromède ; il lui a aidé à descendre du rocher glissant où elle étoit attachée. Dans ce moment il l'épouse chez son père , & , après les noces , ils partiront ensemble pour Argos. Heureuse Andromède , qui trouve aux portes de la mort l'hymen le plus glorieux !

### I P H I A N A S S E .

Je n'en suis pas trop fâchée. Après tout , si , par un orgueil excessif , la

mère s'est vantée (22) d'être plus belle que nous, devons-nous en punir sa fille ?

D O R I S.

Non ; mais, par le supplice de la fille, on auroit puni la mère.

I P H I A N A S S E.

Allons, Doris, c'est une injure qu'il faut oublier. L'insolence d'une femme barbare peut-elle offenser des Néréides ? L'effroi qu'elle a ressenti, nous venge assez. N'en parlons plus. Réjouissons-nous du bonheur d'Andromède.

DIALOGUE XV.

Z É P H Y R É , N O T U S .

Z É P H Y R E.

**J**E ne vis jamais sur la mer un si beau spectacle ; & toi, camarade, ne l'as-tu pas vu ?

140 DIALOG. DES DIVINITÉS

N O T U S.

Quel est donc ce spectacle si merveilleux ? Qui t'en a régalé ?

Z É P H Y R E.

Je vois bien que tu n'y étois pas. Tu as beaucoup perdu. Ces occasions ne se retrouvent guères.

N O T U S.

Je soufflois de toutes mes forces du côté de la mer rouge & du rivage des Indes. J'ignore ce qui s'est passé ailleurs.

Z É P H Y R E.

Tu connois sans doute Agénor, Roi de Sidon ?

N O T U S.

N'est-ce pas le père d'Europe ? Hé bien ?

Z É P H Y R E.

C'est d'elle-même que je veux t'entretenir.

N O T U S.

Me vas-tu dire que Jupiter en est

amoureux? Je le sais depuis long-temps.

## ZÉPHYRE.

Puisque tu sais cela , apprends aussi le reste. Europe se divertissoit sur le bord de la mer avec de jeunes filles de son âge. Jupiter, sous la forme d'un taureau, est venu jouer avec elles. Il étoit d'une beauté parfaite ; blanc comme la neige, les cornes agréablement recourbées, le regard tendre & passionné ; ses mugissemens même étoient doux. Il s'est mis à bondir sur le rivage. Europe s'enhardit jusqu'à lui monter sur le dos. A peine y est elle assise, que le dieu prend rapidement la course. Il gagne la mer, & s'y jette à la nage, chargé du précieux fardeau de sa maîtresse. Europe, effrayée de cette aventure, tenoit d'une main l'une des cornes du taureau pour s'empêcher de tomber, & de l'autre elle arrêtoit son voile qui flottoit au gré du vent.

## NOTUS.

Voilà donc ce spectacle si ravissant!

## 142 DIALOG. DES DIVINITÉS

Tu as vu nager Jupiter; tu l'as vu porter sur son dos une jeune fille!

Z É P P H Y R E.

Le resté est bien plus agréable. Aussitôt la mer est devenue calme & tranquille. La surface des eaux étoit unie, les vents retenoient leur souffle, & n'étoient là que comme spectateurs. Les amours voloient à fleur d'eau, mouillant quelquefois la pointe de leurs pieds. Ils portoient des torches, &, par des chants, célébroient l'hymen. Les Néréïdes, à demi-nues & montées sur des dauphins, embellissoient le cortége, & pousoient des cris de joie. Les Tritons, les animaux marins, dont la figure n'a rien d'effrayant, suivoient en foule Europe, en formant des chœurs de danse. Neptune & Amphitrite, assis dans le même char, précédoient cette marche triomphante. Le dieu de la mer monroit avec joie le chemin à son frère. Mais le plus bel ornement de la fête, c'étoit Vénus, que deux tritons por-

toient couchée négligemment dans sa conque marine, & qui jetoit à pleines mains des fleurs sur la jeune fille d'Agénor. On a marché dans cet ordre depuis la Phénicie jusqu'en Crète. A peine touchions-nous le rivage, que le taureau a disparu. Jupiter a donné la main à Europe pour la conduire dans un antre du mont Dictée. Elle a bien compris à quoi le dieu la destinoit. Nous l'avons vu rougir & baisser les yeux. Alors tous les vents se sont dispersés sur la mer, & l'ont agitée comme ils ont voulu.

## N O T U S.

Ah! trop heureux Zéphyre! Et moi, pendant ce temps-là, je voyois des griffons, des éléphans & des hommes noirs.



---

---

# REMARQUES

S U R

## LES DIALOGUES PRÉCÉDENS.

---

---

### DIALOGUE PREMIER.

(1) D'ABLANCOURT a supprimé cette petite description, qui est agréable. Lucien n'est point un de ces auteurs prolixes que le traducteur doit élaguer. Il ne dit jamais rien de trop. On ne sauroit concevoir à quel point d'Ablancourt l'a mutilé. \*

(2) Lucien fait évidemment allusion en cet endroit à la onzième Idylle de Théocrite. Il en a emprunté plusieurs traits ; la blancheur de Galatée comparée à celle du fromage ou de la crème ; *λευκωτέρα κωτίης*. L'ours que Polyphème portoit dans ses bras . . . Il est vrai que le héros de cette Idylle entretient sa maîtresse de détails bien dégoûtans & bien maussades, sur-tout quand il lui parle de ses sourcils épais qui lui vont d'une oreille à l'autre, de son grand œil, de son large nez qui s'applatit sur ses lèvres. De pareilles grossièretés sont cependant mêlées de choses gracieuses, & dignes d'un berger aimable & galant.

Tu me fuis, Galatée ! ah ! Nymphé trop sauvage,  
Tu te plais à venir sur ce charmant rivage,

Quand

## REMARQUES SUR LES DIALOG. &c. 145

Quand tu me sais plongé dans les bras du sommeil,  
 Et tu fuis quand l'Aurore annonce mon réveil.  
 Sur les coteaux voisins, errante avec ta mère,  
 Tes mains cherchoient la fleur au dieu du jour si chère ;  
 Je te vis, je brûlai pour tes jeunes appas ;  
 Hélas ! je fus ton guide, & tu suivis mes pas.  
 Le temps n'amortit point le feu qui me dévore.  
 Eh ! que me sert ta fuite ! Absente, je t'adore ;  
 Je t'adore, cruelle, & tu ne peux m'aimer. . . .

(3) Cette description de la lyre de Polyphème n'avoit point été entendue des plus habiles traducteurs de Lucien. Dans les éditions de Bourdelot, de Jean Benedict & de Grævius, on lit ainsi le texte de cet endroit, *αὐτὴ δὲ ἡ πηκίς ὅια κρανίον ἰλάφου*, & les trois versions sont conformes pour le sens, & presque semblables dans les mots: *Ipsa autem lyra similis erat cervi cranio... Lyra corpus simillimum erat cervino capiti ossibus renudato*. D'Ablancourt a mieux rencontré ; mais il a voulu s'épargner la peine de traduire en détail un morceau difficile, & qui décrit très-exactement, quoiqu'en peu de mots, la *cithare* des anciens. La version latine de la belle édition de Westein, a fort bien rendu ce passage, à l'aide d'une légère correction dans le texte, laquelle ne consiste qu'à placer un point interrogant après *ὅια*. *Αὐτὴ δὲ ἡ πηκίς ὅια; κρανίον ἰλάφου*.

Cependant pour avoir une idée bien nette & bien claire de tout cet endroit, il faut connoître la structure de l'instrument que Lucien appelle ici *πηκίς*, qui étoit une sorte de *cithare* ; & l'on doit lire pour cela une des dissertations de M.

Burette (1), ce savant dont l'érudition agréable & méthodique a répandu tant de jour sur tout ce qui concerne la musique des anciens. Les deux côtés qui formoient l'instrument, se divisoient en deux parties ; les extrémités supérieures, recourbées en dehors , s'appeloient κίρατα, à cause de leur ressemblance avec les cornes d'un bœuf. Les extrémités inférieures, recourbées en dedans, étoient nommées ἄγκυρις, coudes. On donnoit le nom de πῆχυς, bras, à la partie comprise entre la courbure supérieure & l'inférieure. Si la lyre ou cithare de Polyphème eût été réellement une lyre, quoiqu'assez mal faite pour ressembler à une tête de cerf, Lucien n'auroit point dit que les cornes de l'instrument tenoient lieu de manche ou de bras. Ces cornes, κίρατα, faisoient partie du même côté, dont le milieu s'appeloit πῆχυς. Mais il n'y a plus de difficulté ni d'embarras, en reconnoissant que c'est une véritable tête de cerf. Les cornes de l'animal forment les deux côtés que Lucien désigne par les bras ou manche, πῆχυς. Tout le reste quadre parfaitement avec la tête du cerf. Si c'eût été une lyre, Lucien n'auroit point ajouté que Polyphème y avoit mis une traverse. Il n'y avoit point de lyre sans cette pièce essentielle, nommée ζυγίη ou ζυγίωμα, qui étoit posée à l'endroit où finissoient les bras, πῆχυς, & où commençoient les cornes, κίρατα. Au lieu que les cornes du cerf étant fort éloignées

---

(1) Mém. de l'Académie des belles-lettres & inscriptions, tom. IV, pag. 116.

l'une de l'autre vers les extrémités, Polyphème y suppléa par une traverse à sa façon; & voilà pourquoi Lucien dit qu'il avoit enchaîné, lié ces cornes, ζυγάσας δὲ αὐτά. Cette expression peint la chose; ce n'étoit point une traverse enchassée dans les deux manches, c'étoit, si l'on veut, un morceau de bois, peut-être un des ossemens du cerf, attaché par ses deux bouts aux cornes, & qui n'avoit ni trous ni chevilles: οὐδὲ ἀλλοτε περιτρέψας (νῦρα).

## DIALOGUE II.

(4) **A**UTRE image que d'Ablancourt a retranchée, quoiqu'elle représente si bien & en peu de mots la situation & les efforts de Polyphème pour attraper Ulysse. Le même traducteur supprime aussi le petit discours au bétier: *je n'ajoute point ce qu'il dit au bétier, car cela est placé.* D'Ablancourt ne se rappela pas sans doute, en écrivant cette note, l'endroit du neuvième livre de l'Odyssée, où Polyphème, après son malheur, adresse la parole à ce bétier qu'il aimoit tant. Quoique l'on soit bien aise qu'Ulysse ait tiré vengeance de la mort de ses compagnons, on ne laisse pas d'être touché en quelque façon des plaintes que l'infortuné Cyclope fait à son bétier. Ce sont de ces traits naïfs que la nature dictoit à Homère, & que tout le bel esprit moderne ne sauroit imiter.

Hélas! mon cher bétier, tu sors bien lentement,  
Tôï qui de mes troupeaux, le guide & l'ornement.

Arrivois le premier, d'une course légère,  
 Aux prés les plus fleuris, à l'onde la plus claire ;  
 Le soir dans le bercail tu rentrois le premier ;  
 Hélas ! ce temps n'est plus, & tu sors le dernier.  
 Ah ! je le vois , tu plains le malheur de ton maître ;  
 De cruels étrangers, vils compagnons d'un traître . . . .

## DIALOGUE IV.

(5) **L'**IDÉE de ce dialogue est tirée sans doute du quatrième livre de l'Odyssee. Ménélas y raconte à Télémaque, qu'ayant été retenu par les vents sur les côtes d'Egypte, Eidothée, fille de Protée, dieu marin, lui apprend de quelle façon il devoit s'y prendre pour obliger son père à lui révéler les secrets qu'il voudroit savoir. Il fait ensuite le détail de tous les divers changemens de Protée, & de la conversation qu'il eut enfin avec lui. Madame Dacier a fort bien démêlé le mystère de cette fiction. Le sentiment de Diodore qu'elle rejette avec un peu trop de sévérité, n'est point incompatible avec le sien. En effet, quoiqu'il soit certain que l'Egypte étoit le pays des enchanteurs & des prestiges, comme on le démontre par l'autorité des livres saints ; & que, par cette raison, il soit très-vraisemblable que la fable de Protée doive son origine à l'histoire des magiciens de Pharaon, il n'est pourtant pas absurde de penser avec Diodore, que les Grecs avoient imaginé toutes ces différentes métamorphoses de Protée, sur ce que les rois d'Egypte portoient sur leur tête des

## SUR LES DIALOG. PRÉCÉDENS. 149

muffles de lion, de taureau & de dragon; des arbres & du feu, &c. . . . . Quoi qu'il en soit, il y a eu un roi de Memphis, appelé Protée par les Grecs, & dont le nom égyptien étoit Cetès suivant Diodore. On croit aussi qu'après la prise de Troye, Ménélas fut en Egypte. Mais en quel temps, sous quels règnes, & chez quel roi? C'est ce qu'on n'a point éclairci. Homère le conduit chez Polybe, roi de Thèbes; Hérodote chez Protée, roi de Memphis. Suivant le poëte, Ménélas emmena de Troye son épouse Hélène, après le renversement total de cette ville. Selon l'historien, Alexandre & Hélène, étant entrés dans le Nil par l'embouchure du Canope, abordèrent à Tarichée, où ils furent arrêtés par le gouverneur, nommé Thonis, qui les envoya à Memphis, chez le roi Protée. Ce prince renvoya Alexandre, & retint Hélène, qu'il rendit ensuite à Ménélas. Il faut cependant ajouter qu'Hérodote ne garantit point la vérité de ce récit, tiré des annales des prêtres Egyptiens. Quand il parle de son chef, il dit que les Grecs n'ont jamais abordé en Egypte avant le règne de Psamméticus. Ce qui a déterminé, avec quelque raison, le chevalier Marsham à révoquer en doute tout ce qu'on a écrit de la prétendue arrivée de Ménélas en Egypte. *Chronic. Canon. Ægypt. seculum XIV, pag. 438.*



---



---

### DIALOGUE V.

(6) **C** E N O M convient à une nymphe de la mer. *Ταλαμη* veut dire temps calme, serein, tranquille.

(7) J'ai changé ici l'ordre des interlocuteurs, & je l'ai fait d'après le nouvel éditeur de Lucien. Quoique ce changement ne soit point autorisé par les éditions qui ont précédé la dernière, ni même par les manuscrits, le sens l'exige, & en démontre la nécessité. Cela me suffit.

---



---

### DIALOGUE VI.

(8) **S** T R A B O N place le lac de Lerne dans le territoire d'Argos & de Mycènes, & la fontaine d'Amymone tout auprès du lac. C'est dans ce lac que demeuroit la fameuse Hydre qui mérita un des douze travaux d'Hercule.

(9) Quelques auteurs ont prétendu que les habitans d'Argos étoient obligés d'aller chercher de l'eau fort loin de leur ville, & que cette incommodité dura jusqu'au règne de Danaüs. Ce prince fit creuser un fort grand nombre de puits, & bâtir plusieurs aqueducs pour conduire dans la ville des sources étrangères.

## SUR LES DIALOG. PRÉCÉDENS. 151

(10) Cette fable est contée diversement par les mythologues. Les uns disent qu'Amymone ayant blessé un satyre à la chasse, & celui-ci voulant la violer pour se dédommager de sa blessure, elle appela Neptune à son secours; que le dieu vint à ses cris, & la protégea si efficacement, que neuf mois après elle mit au monde un enfant, connu depuis sous le nom de Nauplius. D'autres ont écrit que dans le moment qu'elle alloit succomber sous la violence d'un triton, Neptune lança son trident contre le ravisseur, qui eut l'adresse d'éviter le coup, & qu'Amymone, par l'ordre du dieu, ayant arraché le trident de la pierre où il avoit pénétré, il en étoit sorti une fontaine. Lucien n'a suivi ni les uns ni les autres. Il a tourné cette fable à sa façon.

(11) Les cinquante Danaïdes épousèrent les cinquante fils d'Egyptus, frère de Danaüs. Elles eurent ordre de leur père de tuer chacune leur mari la première nuit des noces. Toutes obéirent, excepté Hypermnestre, qui sauva la vie à Lyncée. Amymone, à l'exemple des autres, égorga son mari Encelade; aussi craint-elle d'abord que ce ne soit Egyptus qui la fait enlever pour venger sur elle la mort de son fils. Le supplice des Danaïdes dans l'enfer, étoit de verser continuellement de l'eau dans une cuve percée. Amymone en fut exempte, grâce aux amours de Neptune. La théologie des Payens étoit pleine de ces contradictions choquantes, dont Lucien se moquoit avec raison.

---



---

 DIALOGUE VIII.

(12) **I**NO, fille de Cadmus & d'Harmonie, se précipita dans la mer avec son fils Méricerte, pour se dérober à la fureur d'Athamas son époux, qui venoit d'écraser contre une pierre Léarque son autre fils. Ino & Méricerte furent changés en divinités de la mer. Le fils étoit appelé Palémon par les Grecs, & Portune par les Latins, qui honoroient sa mère sous le nom de Matula, comme les Grecs sous celui de Leucothoé.

(13) *Rochers Scironiens.* Après Crommyon, bourg de la Mégaride, on trouvoit les rochers Scironiens, qui ne laissoient aucun espace entr'eux & la mer. On avoit pratiqué sur cette chaîne de rochers le grand chemin qui alloit de l'Isthme à Mégare & dans l'Attique.

(14) Méthymne étoit la capitale de l'isle de Lesbos, qui est présentement Métélin dans l'Archipel.

(15) C'est aujourd'hui le cap de Matapan ou de Maina, dans la Morée.

(16) Cette vengeance de Bacchus est décrite différemment dans le troisième livre des métamorphoses d'Ovide.



DIALOGUE IX.

(17) *LE NOM de la jeune fille*). HELLÉ & Phryxus, enfans de Néphélé & d'Athamas, furent chassés de la maison paternelle par leur marâtre Ino. Phryxus se mit à la merci des ondes sur un bélier, dont la toison étoit d'or; il prit sa sœur en croupe derrière lui. Quand ils furent dans le détroit appelé aujourd'hui de Gallipoli, HELLÉ se laissa tomber dans la mer, & s'y noya. Phryxus poursuivit sa route, aborda dans la Colchide, & y consacra la toison de son bélier au dieu Mars.

(18) J'ai écrit Chersonèse, & non pas Quersonèse. M. de la Martinière s'applaudit mal-à-propos dans son dictionnaire géographique, d'avoir rejeté l'ortographe de MM. de Boze & Rollin. Il a beau citer d'Ablancourt, Tillemont & Turreil; une erreur n'est point justifiée par des noms. J'aimerois autant écrire *Arquange* ou *Arcange*, au lieu d'*Archange*. Ce mot & celui de Chersonèse sont purement grecs. *Κερρώνησος* ou *Κερσονήσος*. *Archange* a été formé d'*Ἀρχή* & d'*Ἀγγέλος*. Le *χ* de l'alphabet grec se rend en françois par *ch*. On devoit un peu plus respecter l'ancienne ortographe par rapport aux étymologies, dont la conservation est très-nécessaire pour la parfaite intelligence des langues qui ne sont point originales. Quand les mots sont des dérivés simples ou composés, & que l'ortographe nous en représente

l'étymologie, nous avons une idée plus distincte de leur véritable signification. On ne sauroit mieux faire que de suivre à la lettre le dictionnaire de l'Académie françoise de la dernière édition (1), soit pour l'ortographe, soit pour les accens. Depuis que j'ai écrit cette note, j'ai lu le nombre 446 des observations sur les écrits modernes. La seconde édition du traité de l'ortographe françoise, en forme de dictionnaire, a donné lieu à M. l'abbé Desfontaines de faire part au public de ses réflexions sur l'ortographe françoise, & sur les abus du néographisme. Il a rassemblé dans six ou sept pages tout ce qu'on peut dire de plus judicieux & de plus convainquant sur cette matière.

(19) Le Cithéron étoit une montagne de la Béotie. Une de ses extrémités faisoit partie des roches Scironiennes.

(20) Tous les mythologues ne rapportent pas de la même façon la fable de Phryxus & d'Hellé. Selon quelques-uns, Phryxus, fils d'Arhamas & de Néphélé, étant à la cour de Créthée son oncle, roi d'Iolcos, il fut vivement sollicité par Démodice, femme de Créthée, de répondre à la passion incestueuse qu'elle avoit pour lui. Le jeune prince eut horreur des propositions de sa tante. Celle-ci, pour se venger de son refus, l'accusa auprès du roi. Une peste affreuse, qui ravagea tout le pays, suivit de près l'accusation. L'oracle ayant été consulté ; sur la

---

(1) 1760.

## SUR LES DIALOG. PRÉCÉDENS. 155

réponse ambiguë qu'il fit, on résolut d'immoler aux dieux, Phryxus & sa sœur Hellé. Mais dans le moment qu'on alloit faire le sacrifice, le temple fut rempli d'une nue épaisse, d'où sortit un bélier qui les enleva l'un & l'autre, & prit à travers les flots le chemin de la Colchide. Les traducteurs latins, trompés par le nom de *Néphélé*, n'ont pas fait attention que Lucien ayant en vue l'aventure du temple de Colchos, avoit mis ici *νεφέλη* dans sa signification naturelle de nue ou nuée. Il joint *μητέρα* à *νεφέλην*, la nue sa mère; & c'est même ainsi que traduit d'Ablancourt; mais il n'explique point l'allusion de la nue. Les derniers mots du dialogue la rendent encore plus sensible: *ἡ μοίρα πολλῶ τῶν νεφέλης δυνατωτέρα*. Le destin est beaucoup plus fort qu'une nue; on pourroit traduire, le destin est plus fort que Néphélé. Mais le premier sens est ironique: on doit croire que c'est celui de Lucien.

---

## DIALOGUE XII.

(21) **L**UCIEN ne parle point de l'oracle; mais par l'épithète qu'il donne au roi Acrisius, *ζηλοτύπος*, il désigne clairement l'effet que les prédictions des dieux avoient produit sur ce vieillard.



DIALOGUE XIV.

(22) **CASSIOPE**, femme de Céphée, roi d'Éthiopie, mère d'Andromède, s'étoit vantée de surpasser en beauté les Néréïdes. Elles voulurent s'en venger sur sa fille, qui fut sauvée, comme le raconte Lucien.



---

---

# N I G R I N ,

O U

## DES MŒURS DU PHILOSOPHE.

---

---

### *LETTRE A NIGRIN.*

**C**E SEROIT porter des chouettes à Athènes, comme dit le proverbe, que d'envoyer des livres à Nigrinus. Je tomberoïis dans ce ridicule, si l'ouvrage que je lui adresse étoit un fruit de ma vanité. Je ne veux ici que lui faire connoître mes pensées, l'estime qu'il m'inspire, & l'attention que j'ai donnée à ses discours. On ne m'appliquera donc pas ce que dit Thucydide, que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & la réflexion plus circonspects. Ainsi, mon cher Nigrinus, n'attribuez pas mon audace à mon incapacité, mais à mon admiration pour vous. Adieu.

---

---

# DIALOGUE.

---

---

LUCIEN ET UN DE SES AMIS.

L'AMI.

QUE tu parois grave & fier depuis ton retour! Tu ne daignes plus nous regarder, ni te mêler dans nos entretiens. D'où vient ce changement, & qui te rend si dédaigneux? Tant d'orgueil me surprend, je l'avoue, & j'en apprendrois volontiers la cause.

LUCIEN.

C'est que je suis heureux.

L'AMI.

Que veux-tu dire?

LUCIEN.

Oui, mon ami, je suis devenu tout-à-coup heureux, & trois fois heureux, comme disent les poètes tragiques.

L'AMI.

En si peu de temps!

LUCIEN.

Oui, te dis-je.

L'AMI.

Mais, encore une fois, quel si grand sujet as-tu de t'enorgueillir? Il ne me suffit pas de l'apprendre en gros; je voudrois le savoir, & m'en réjouir en détail.

LUCIEN.

Quoi! tu ne trouves pas merveilleux que d'esclave, de pauvre & de fou, je sois devenu libre, riche & raisonnable?

L'AMI.

Oh! je le trouve très-merveilleux. Mais je ne te comprends pas bien encore.

LUCIEN.

J'allois à la ville pour y chercher un remède à mon mal d'yeux, qui augmentoit de jour en jour.

L' A M I.

Je savois cela, & je t'ai souhaité un bon médecin.

L U C I E N.

Je desirois aussi depuis long - tems d'entretenir Nigrin, ce philosophe platonicien. J'allai chez lui de grand matin; je frappai à la porte; un petit valet vint m'ouvrir, & m'introduisit. Je le trouvai environné de portraits de vieux philosophes, avec une table devant lui, où étoient des figures de géométrie, & une sphère de roseaux qui représentoit l'univers. Il me reçut avec toute l'amitié possible, & me fit les complimens ordinaires. Je les lui rendis, & lui demandai s'il ne pensoit point à retourner en Grèce. Mais à peine eut - il ouvert la bouche pour me répondre, que le charme de ses paroles fut pour moi comme de l'ambrosie. Les syrènes, les rossignols, le lotos d'Homère n'ont rien de si doux; son langage étoit divin.

Il se mit à louer la philosophie, & à se moquer des biens que le peuple adore, comme les richesses, la réputation, la royauté, les honneurs, l'or, la pourpre, & tant d'autres choses que j'avois moi-même admirées. Je l'écoutois de toute la force de mon entendement. J'éprouvai d'abord des mouvemens confus & divers. Tantôt je rougissois de voir traiter avec tant de mépris ces objets éternels de mes vœux, & je pouvois à peine étouffer mes larmes: tantôt ces mêmes objets me paroissoient à moi-même vils & ridicules, & je me réjouissois, comme si j'eusse passé des ténèbres à la lumière. Si bien que j'oubliai mes yeux, & ne pensai plus qu'à éclairer mon ame, qui jusqu'alors avoit été dans l'aveuglement. Voilà ce qui cause l'état que tu me reprochois. Mon ame, élevée par ce discours, ne veut rien de bas ni de petit. La philosophie a produit sur moi l'effet que produisit le vin sur les Indiens quand ils en burent pour la première fois. Leur

chaleur naturelle, augmentée par un breuvage si chaud, les fit extravaguer ; ils étoient doublement ivres. Je suis dans le même cas.

L' A M I.

Ce n'est point là s'enivrer. C'est donner un exemple de tempérance & de sobriété. Je voudrois bien, s'il est possible, entendre ces belles choses. Tu ne saurois refuser honnêtement d'en faire part à un ami qui a les mêmes inclinations que toi.

L U C I E N.

Tu seras satisfait. C'est, comme dit Homère, presser qui se hâte. Si tu ne m'avois prévenu, je t'allois moi-même prier de m'écouter. Tu rendras témoignage que j'ai raison d'être fou. Je suis si plein de ses paroles, je les ai tant méditées, que quand je n'ai personne à qui les dire, je les répète tout seul, comme ces amans qui repassent sans cesse dans leur esprit les faveurs & les

## D I A L O G U E. 163

expressions de leurs maîtresses, & par-là se rendent toujours présent l'objet aimé. Ainsi la philosophie, quoiqu'absente, me remplit des discours que j'ai entendus; ils roulent dans mon esprit, ils me consolent. Je tourne mes yeux vers ce flambeau dans la tempête & dans la nuit des passions. Nigrin éclaire tout ce que je fais. Je crois l'entendre; & quand mon application redouble, je crois le voir. Le bruit de sa voix retentit encore à mon oreille. Car, pour me servir d'un mot célèbre (1), il laisse un aiguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

L' A M I.

O mortel sublime, viens au fait. Répète-moi seulement ce que t'a dit ton philosophe. Ce long exorde me tue.

L U C I E N.

Tu as raison; il faut te satisfaire.

(1) Eupolis, en parlant de Périclès. Voyez les vers de ce poète conservés dans le douzième livre de Diodore de Sicile.

N'as-tu jamais vu de ces mauvais acteurs, le fléau des pièces, & qui sont sifflés & hués, quoique les ouvrages qu'ils représentent soient excellens ?

L' A M I.

J'en ai vu sans doute. Mais qu'ont-ils de commun avec la philosophie ?

L U C I E N.

Je crains de leur ressembler. Je crains de rendre confusément ou d'affoiblir les pensées. Je me soucie peu d'être applaudi ; mais je serois fâché que la pièce tombât, parce que j'aurois mal joué mon rôle. Souviens-toi donc que l'auteur ne doit pas répondre de l'acteur ; qu'il est loin de la scène, & ne s'embarrasse nullement de ce qui se passe au théâtre. Je fais un simple essai de mémoire dont tu décideras ; je ne paroiss que comme *l'envoyé* (1) dans la tragédie. Si je parle

---

(1) C'étoit un personnage subalterne appelé *Ἀγγέλος* dans les tragédies grecques, & *Nuntius* dans les tragédies latines.

DIALOGUE 263

mal, sois sûr que le poëte s'est bien exprimé, & que je ne rapporte pas peut-être exactement ce qu'il a dit. En un mot, si tu dois siffler, ne siffle que moi.

L' A M I.

Courage, de par les dieux. Voilà ce qui s'appelle un bon rhéteur. Tu pourrais ajouter que vous ne fûtes pas long-tems ensemble; que tu ne t'es point préparé; qu'il vaudroit mieux l'entendre lui-même, & que tu as seulement retenu par cœur quelques traits de son discours. Fais comme si tu avois dit tout cela. Je suis prêt à t'applaudir de la voix & des mains. Mais plus de verbiage, ou je siffle de toutes mes forces.

L U C I E N.

Tu as dit précisément ce que je voulois dire. J'ajoute que je ne le suivrai point par ordre, ni n'emploierai ses propres expressions. Je le tenterois en vain. Je ne prétens pas non plus l'attribuer les miennes. J'imiterois ces comé-

diens qui représentant le personnage d'Agamemnon, de Créon ou d'Hercule, vêtus d'habits superbes, & lançant des regards terribles, ouvrent une profonde & large bouche, d'où il ne sort qu'un filet de voix. On les prendroit alors pour Hécube ou pour Polyxène. Ainsi, pour ne pas m'élever au-dessus de ma portée, je parlerai en mon propre & privé nom; & si je tombe, je n'entraînerai pas mon héros dans ma chute.

L' A M I.

Ah! le perfide, avec ses comparaisons éternelles de tragédie, de théâtre, d'acteurs!

L U C I E N.

Hé bien, je m'arrête, & je retourne à mon propos. Il commença par louer la Grèce, & particulièrement les Athéniens, qui, nourris dans la philosophie & dans la pauvreté, voient avec peine les citoyens ou les étrangers qui voudroient introduire le luxe dans leur ville.

Quand il s'en présente quelqu'un de cette espèce, ces hommes sages le réforment insensiblement, l'instruisent & le ramènent à une vie pure & simple. Il en citoit un entr'autres qui vint à Athènes avec un nombreux cortège, & des habits magnifiques, croyant que ce faste éblouiroit les Athéniens, & leur donneroit une grande idée de son bonheur. Ils en jugèrent bien différemment. Touchés de son état, ils entreprirent de le corriger, mais avec douceur, & sans lui faire perdre les avantages d'une ville libre; où chacun vit comme il lui plaît. Quand il étoit aux bains, ou dans les lieux d'exercice, & que la multitude de ses valets gênoit les allans & venans jusqu'à leur ôter le passage, quelqu'un disoit à demi-voix, & sans lui adresser la parole; *craint-il d'être assassiné? Les bains sont en paix; il n'a pas besoin d'armée.* Cette petite leçon faisoit son effet. Ils l'obligèrent aussi à quitter les étoffes de diverses couleurs, & les longues robes

de pourpre. *Ah! ah!* disoient-ils, *voici les fleurs du printems, & l'oiseau de Junon. Ce sont les habits de sa mère.* Enfin, par d'innocentes plaisanteries, tantôt sur le nombre de ses bagues, tantôt sur sa frisure, souvent sur la délicatesse outrée de sa table, ils le guériront peu-à-peu de ses travers, & si parfaitement, qu'il retourna tout changé dans son pays. Les Athéniens ne rougissoient point d'être pauvres. Il en donnoit pour preuve ce qu'il avoit lui même entendu dans une fête des Panathénées. On y surprit un citoyen qui, contre la teneur des loix, y assistoit avec une robe teinte. L'huissier demandoit déjà qu'il fût puni. Le peuple cria tout d'une voix qu'on fît grace à cet homme, parce qu'il n'avoit point d'autre habit que celui-là.

Il ne vançoit pas moins la liberté, la frugalité des Athéniens, & le repos dont ils jouissent. Ce genre de vie, disoit-il, s'accorde avec la philosophie, & conserve la pureté des mœurs. C'est-là que

devoit vivre tout homme instruit à mépriser les richesses, & à se conformer aux loix de la nature.

Mais ceux qui n'aiment que la fortune ; qui mesurent la félicité aux biens & aux grandeurs ; qui n'ont aucune idée de la liberté ni de la vérité ; qui crouissent dans la flatterie & dans la servitude ; qui abandonnent leur ame aux plaisirs ; qui se livrent aux excès de la table, aux délices de l'amour ; qui se nourrissent de tromperies , de mensonges, de faussetés, de vers licentieux, de musique efféminée : ceux-là, continuoit-il, sont faits pour vivre à Rome. C'est là que les rues, que les places publiques leur offrent à l'envi les objets différens qui les enflamment. Ils reçoivent la volupté par toutes les portes, par tous les sens. Elle entre avec impétuosité dans ces murs, les inonde, & amène avec elle l'adultère, l'avarice, le parjure & tous les crimes. La pudeur, la vertu, la justice y sont étouffées. Ce terrain ingrat

pour elles , n'est fécond que pour les vices. Voilà comme on vit à Rome , & les leçons qu'on y reçoit.

Quand j'eus quitté la Grèce pour venir ici , & que j'eus vu les choses de près , je sentis ma faute ; & me demandant compte à moi-même de ma résolution : *ah ! malheureux*, m'écriai-je, *pourquoi fais-tu la lumière du soleil ( 1 ) ?* Pourquoi renoncer au bonheur & à la liberté de ta patrie , pour vivre ici dans le tumulte & dans le bruit , parmi des délateurs , de vils courtisans , des parasites , des flatteurs , des assassins , des amis intéressés ou faux ? Que prétens-tu faire ? Tu ne peux quitter ces lieux , ni te conformer à la vie qu'on y mène. Je pris mon parti , & me retirai de la mêlée , comme Jupiter enleva Hector du milieu des combattans. Je demeure chez moi ; j'y vis dans la retraite & dans une inaction apparente. Mes compa-

---

( 1 ) Vers d'Homère.

gnons sont la philosophie, Platon & la vérité. Du haut de ma solitude, comme d'un théâtre, je vois les scènes de Rome. Souvent je ris des acteurs; souvent je profite de leurs fautes. Car s'il faut louer le mal par le bien qu'il peut faire, Rome est au-dessus des louanges. Il n'est point de lieu plus propre à éprouver l'ame & la vertu. On y est assiégé d'objets qu'il est difficile de vaincre; il faut les traverser comme Ulysse, mais sans se lier les mains, sans se boucher les oreilles; précautions qui seroient superflues. On doit tout entendre, tout voir, n'éviter rien, & tout surmonter.

Que la philosophie paroît belle au milieu de tant d'insensés! Que la fortune est méprisable dans ses jeux! Quelles révolutions! Le pauvre devient riche, l'esclave maître, le sujet roi; l'amitié se change en haine; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'en dépit de la fortune même, qui montre aux

hommes son inconstance & sa légèreté, ils courent après des faveurs qu'elle refuse, ou n'accorde pas long-tems.

Je vous ai dit qu'on devoit s'amuser de tout cela, & ce n'est pas sans raison. Quoi de plus ridicule que ces hommes de fortune, qui font parade également de leurs habits, de leurs bijoux, & de leurs sottises ! Quoi de plus fat que ces grands qui ne répondent que par la bouche d'autrui ; qui croient qu'on est trop heureux d'obtenir un de leurs regards ; qui exigent qu'on les adore, non pas de loin & à la manière des Perses, mais en leur baisant les mains, & se courbant pour embrasser leurs genoux : hommages deshonorans, & qui font encore des envieux à celui même qui les rend ! Le faquin qui les reçoit s'enivre ainsi de fumée. J'aime mieux cependant qu'il me donne à baiser sa main que sa bouche.

Et que dirons-nous de ces chiens méprisables, qui se lèvent avant le jour,

& font le tour de la ville pour arriver les premiers à la porte de leur patron, que les valets ne leur ouvrent qu'après les avoir régalez de mille injures? L'objet de tant de peines, le prix de cette servitude est un repas détestable, où ils mangent, boivent, & disent ce qu'ils ne voudroient pas. Ils se retirent maltraités & mécontents, maudissent le maître & le souper, & rentrent chez eux avec une indigestion. Les médecins y gagneroient; mais souvent le malade n'a pas le loisir de l'être.

Ces flatteurs sont plus méchans, selon moi, que ceux qu'ils flattent. L'adulation fait naître l'impertinence & l'orgueil. Que voulez-vous que pense un homme qui entend louer sans cesse sa fortune & sa grandeur, qui trouve en se levant ses antichambres pleines de monde, & qu'on n'aborde jamais qu'avec le plus profond respect? Croyez-moi, si ce peuple de flatteurs s'abstenoit pendant quelque tems de cet esclavage vo-

lontaire, nous verrions bientôt les riches courir à la porte des pauvres. Ces hommes fortunés ne croiroient pas l'être, si leur bonheur étoit sans témoins, leur table sans convives, leurs maisons sans admirateurs. Moins touchés de l'avantage d'être riches, que de la réputation d'être heureux, ils s'ennuieroient dans leurs lambris d'or & d'ivoire, si personne ne les y voyoit. Méprisez leur faste, vous les corrigerez. Le culte qu'on leur rend, les perd.

On seroit moins étonné de cette bassesse de cœur dans des mortels vulgaires, & qui avouent hautement leur ignorance. Mais que des hommes qui se disent philosophes, enchérissent sur ces lâchetés, c'est ce qu'on a de la peine à concevoir. Je suis indigné sur-tout; quand je vois de ces vieux sages, mêlés dans la foule, grossir le cortège d'un grand seigneur, & faire la cour à ses valets pour un dîner. Pourquoi du moins ne quittent-ils pas ce manteau, qui ne

sert qu'à les faire connoître, & qui convient si peu au vil personnage qu'ils jouent? Le beau spectacle dans un repas, qu'un philosophe sans éducation, qui mange comme un loup, qui s'enivre, qui fait l'histrion, & qui chante! Il n'y auroit jusques-là que du ridicule. Ce qui révoltoit le plus Nigrin, c'est que ces gens-là mettent la vertu à l'enchère, & vendent leurs leçons. Il comparoit leurs écoles à des boutiques & à des cabarets. Il pensoit avec raison que qui enseigne à mépriser les richesses, doit le premier donner l'exemple de ce mépris. C'est ce qu'il faisoit, non-seulement par ses instructions gratuites, mais encore par ses libéralités envers les pauvres. Il desiroit si peu le bien d'autrui, qu'il laissoit périr le sien. Il avoit auprès de Rome un domaine où il n'alloit jamais, & dont il n'assuroit pas qu'il fût le maître. Nous n'avons en effet aucun droit naturel de propriété; nous ne possédons qu'à titre de succession, & en vertu de la loi,

pour un tems incertain & qui n'est pas long. Nous transmettons cet héritage précaire à d'autres, qui ont à leur tour des successeurs; & nul ne possède enfin que comme usufruitier. Il n'y avoit rien dans cet homme rare qu'on ne dût imiter. Sobre dans ses repas, réglé dans ses exercices, vénérable dans son air, modeste dans ses habits, & plus encore dans son caractère & dans ses mœurs. Il recommandoit sur-tout à ceux qui le fréquentoient, de ne pas différer leur réforme, sous prétexte d'attendre, comme plusieurs, une occasion, une fête solennelle pour se corriger de leurs défauts, & pour commencer à bien vivre. Ce n'est jamais assez tôt, disoit-il, qu'on fait le bien. Mais il blâmoit les philosophes qui, pour former leurs disciples à la vertu, les obligent à se déchirer à coups de fouets, ou à se déchiqueter avec des rasoirs. C'est l'ame qu'il vouloit qu'on endurcît contre la foiblesse & la douleur. Son système étoit que, dans l'enseignement,

l'enseignement, on eût égard au caractère, à la complexion, à l'âge & aux habitudes, pour ne pas surcharger la nature & manquer le but. L'excès, dans ce genre, a quelquefois été mortel. J'ai vu un jeune homme qui, ayant souffert ces folles épreuves, & voulant embrasser une doctrine plus saine, eut recours à Nigrin, & devint un vrai philosophe.

Il passoit ensuite à la censure d'autres abus. Il déplorait cet amour effréné des théâtres & du cirque, ces statues érigées à des cochers, ces noms donnés à des chevaux, cette passion pour les courses des chars, qui a gagné jusqu'aux plus sages, qui cause tant de cabales & tant de bruit, & qui fait le sujet de toutes les conversations. Il parloit ensuite du faste des funérailles, & du caprice des testamens, ajoutant sur ces derniers, que les Romains ne disent ce qu'ils pensent qu'une fois dans leur vie, & qu'ils le consignent dans leur testament, pour

ne pas prononcer eux-mêmes une seule vérité.

Je riois avec lui de ces insensés qui veulent que leur folie les suive au tombeau, & qui, pour en laisser des preuves écrites, ordonnent que leurs plus riches vêtemens seront brûlés avec eux ; que quelques-uns de leurs esclaves se tiendront près de leur tombeau, & que les colonnes en seront couronnées de fleurs. On peut juger de ce qu'ils ont fait durant leur vie, par les choses dont ils s'occupent en mourant. Ce sont ces gens-là qui se ruinent en bonne chère, qui répandent dans leurs festins les plus précieux aromates, qui se couvrent de roses en hiver, parce qu'elles sont rares dans cette saison, & les méprisent en été, parce qu'elles sont alors communes. Ils parfument les vins qu'ils boivent. Outrés dans le plaisir, ils en ignorent le véritable usage ; ils en confondent les bornes. La route commune leur déplaît. Leurs goûts sont dépravés, ennemis de

l'ordre naturel. Il appeloit cela des solécismes en volupté. Momus blâmoit le créateur du taureau de lui avoir mis les cornes au-dessus des yeux. Nigrin trouvoit étrange qu'aimant les senteurs, on portât des fleurs sur la tête, au lieu de les mettre sous le nez pour en recueillir l'agréable odeur. Il ne faisoit pas grace à ces gourmands, qui, du matin jusqu'au soir, méditent l'ordonnance d'un souper, ou la composition d'un ragoût. Il les plaignoit de prendre tant de peine pour un plaisir bien court, & le mesurer par l'étendue du gosier, qui est de quatre doigts tout-au-plus. Car avant de manger, on ne jouit pas de ces mets si chers; & quand on est rassasié, tous les mets sont égaux. Ces hommes sensuels, qui achètent à un si haut prix des voluptés passagères, ne méritent que trop de s'en repentir, pour avoir méprisé les seuls plaisirs véritables, & que la philosophie seule peut nous procurer.

Pour les bains, il ne pouvoit souffrir les désordres qui s'y commettent, l'insolence des valets, la mollesse des maîtres appuyés sur leurs esclaves, & presque couchés sur leur dos. Il s'impatientoit à la vue de ces hommes efféminés, que précèdent dans les bains & dans les rues des domestiques qui leur disent où il faut mettre le pied, leur indiquent les lieux plus élevés ou plus bas, &, pour comble d'absurdité, les font ressouvenir qu'ils marchent. On se sert de sa propre bouche pour manger, de ses oreilles pour ouïr; &, avec des yeux bien clairs & bien sains, on emprunte ceux d'autrui pour se conduire! Quelle bizarrerie! Mais quelle honte pour de graves personnages, pour des magistrats, de souffrir qu'on leur crie en plein jour, & jusques dans le barreau, comme à de misérables aveugles, *gare, prens garde à toi.....*

Pendant qu'il parcouroit ainsi diverses matières, je l'écoutois avec admiration,

craignant toujours qu'il ne s'arrêtât. Quand il eut fini, j'éprouvai ce qui arriva autrefois aux Phéaciens. Je le regardai long - tems avec transport ; j'étois dans l'étourdissement , dans l'ivresse. Je voulois parler ; ma langue hésitoit , ma voix expiroit sur mes lèvres. Enfin je versai des larmes. Ses discours m'avoient pénétré ; ce n'étoit pas une impression légère. La profondeur de la plaie alloit jusqu'à l'ame.

Car, s'il m'est permis de philosopher à mon tour, le cœur de l'homme est comme un but facile à percer. Plusieurs y visent, mais peu y donnent. Ils bandent l'arc fortement ; la flèche part, mais avec trop de roideur, va droit au but, passe à travers, & laisse une large ouverture. D'autres traits, au contraire, sont lancés d'une main si foible, qu'ils tombent à moitié chemin, ou que s'ils arrivent, ils ne font qu'effleurer la peau. Un habile tireur examine d'abord avec

soin l'endroit qu'il veut frapper. Il y a des cœurs invulnérables. Quand il a mesuré son coup, il frotte ses flèches, non pas de poison ou d'herbes venimeuses, comme les Scythes & les Cures, mais d'une liqueur douce & pénétrante à-la-fois, qui se glisse avec le trait, se répand dans l'ame, & rend la blessure incurable. Mais quelle blessure! on en pleure de joie, comme je fis en cette occasion. Un charme inexprimable couloit insensiblement dans mon esprit, & je m'écriai :

*Frappez, puisque vos traits sont le salut des hommes.*

Tous à la vérité n'en profitent pas. Pour éprouver les effets du ton Phrygien, il faut être saisi déjà des saintes fureurs de Cybèle. Pour mettre à profit les leçons de la philosophie, il faut être né philosophe. ●

L' A M I.

Que de choses surprenantes & di-

DIALOGUE. 183

vines tu m'as fait entendre ! Que tu t'es rassasié d'ambrosie sans que j'en susse rien ! Ton discours m'a ravi ; je voudrois qu'il durât encore ; & , pour parler comme toi , je sens qu'il m'a blessé. Tu n'en dois pas être surpris. C'est ainsi que se communique la rage. Le chien enragé mord celui qui ne l'est pas. Le chien mordu le devient ; d'autres ont le même sort ; & l'on ne voit plus que chiens enragés.

LUCIEN.

Tu es donc enfin des nôtres ?

L'AMI.

Oui , & je te prie de plus de trouver un remède pour tous deux.

LUCIEN.

Je ne sais que celui de Téléphe.

L'AMI.

Et quel est-il ?

M 4

LUCIEN.

C'est de demander notre guérison à  
qui nous a blessés.



---

---

# LES PHILOSOPHES

A L'ENCAN,

DIALOGUE.

---

JUPITER, MERCURE, PHILOSOPHES,  
MARCHANDS.

JUPITER.

**R**ANGE ces sièges, & mets en bon ordre la salle de notre encan. Toi, demeure à la porte ; tu introduiras les sectes après les avoir parées de tout ce qui pourra séduire les acheteurs. Pour toi, Mercure, fais l'office de crieur, & que la fortune nous favorise. Avertis le public que les marchands sont arrivés. Nous vendrons des philosophes de toute sorte & de toute secte. Si quelqu'un n'a pas son argent comptant, il donnera caution, & payera dans un an.

186 LES PHILOSOPHES

MERCURE.

La foule est grande. N'amusons pas inutilement ces gens-là.

JUPITER.

Hé bien, vendons.

MERCURE.

Par qui commencerons-nous ?

JUPITER.

Par cet Jonique à longue chevelure.  
Je lui trouve l'air vénérable.

MERCURE.

Holà, philosophe Pythagoricien,  
descends ; montre-toi à l'assemblée.

JUPITER.

Crie.

MERCURE.

Vie excellente à vendre, vie respectable. Qui l'achettera ? Qui veut être au-dessus de l'homme ? Qui veut connoître l'harmonie de l'univers, & revivre après sa mort ?

A L'ENCAN. 187

UN MARCHAND.

Sa figure me plaît assez. Mais que sait-il principalement?

MERCURE.

L'arithmétique, l'astronomie, la magie, la géométrie, la musique, l'art des enchantemens, & la divination.

LE MARCHAND.

Peut-on l'interroger?

MERCURE.

Tu le peux sans doute.

LE MARCHAND.

D'où es-tu?

PYTHAGORE.

De Samos.

LE MARCHAND.

Où as-tu fait tes études?

PYTHAGORE.

En Egypte, chez les sages du pays.

LE MARCHAND.

Mais si je t'achette, que m'apprendras-tu?

P Y T H A G O R E.

Rien. Je te rappellerai ce que tu as oublié.

L E M A R C H A N D.

Comment cela ?

P Y T H A G O R E.

En purifiant ton ame, & la nettoyant de ses souillures.

L E M A R C H A N D.

Prends qu'elle soit déjà nette. Qu'emploieras-tu d'abord pour l'instruire ?

P Y T H A G O R E.

Un long silence. Tu seras cinq ans sans parler.

L E M A R C H A N D.

Vas servir de précepteur au fils de Crésus. Je veux être homme, & non pas statue. Mais après les cinq ans de silence, que ferons-nous ?

P Y T H A G O R E.

Je te donnerai des leçons de géométrie & de musique.

LE MARCHAND.

La plaisante chose, qu'il faille être  
joueur de luth avant que d'être philo-  
sophe!

P Y T H A G O R E.

Je t'apprendrai ensuite l'arithmé-  
tique.

LE MARCHAND.

Je la sais déjà.

P Y T H A G O R E.

Comment comptes-tu?

LE MARCHAND.

Un, deux, trois, quatre.

P Y T H A G O R E.

Tu n'y es pas. Ce que tu crois quatre,  
c'est dix, le triangle parfait, & notre  
serment (1).

---

(1) 1, 2, 3, 4 réunis ensemble, font le nombre  
de dix. Ces mêmes nombres disposés ainsi  
forment un triangle équilatéral, dont chaque côté  
présente le nombre quaternaire en quatre unités.

## 190 LES PHILOSOPHES

### LE MARCHAND.

Par ce grand serment de quatre, je n'ai jamais rien entendu de plus merveilleux ni de plus divin.

### P Y T H A G O R E.

Après cela, mon ami, tu sauras ce que c'est que la terre, l'air, le feu & l'eau; tu connoîtras leurs propriétés, leur forme & leur mouvement.

### LE MARCHAND.

Le feu, l'air & l'eau ont une forme?

### P Y T H A G O R E.

Sans doute, & très-remarquable. Sans cette forme ils ne sauroient se mouvoir. Tu apprendras de plus que Dieu est un nombre & une harmonie.

---

C'étoit le nombre favori des Pythagoriciens, & leur serment le plus sacré, *ἕρως τετραγώνος* comme dit Plutarque, parce qu'ils croyoient que l'ame renfermoit quatre facultés, l'entendement, la science, l'opinion, le sentiment. Voyez Plutarque, *sentimens des philosophes*, liv. 1, ch. 3.

A L'ENCAN. 191

LE MARCHAND.

Tu m'étonnes.

PYTHAGORE.

Ce n'est pas tout. Tu n'es pas celui que tu parois être.

LE MARCHAND.

Que veux-tu dire? Je ne suis pas celui qui te parle?

PYTHAGORE.

Tu l'es dans le moment. Mais autrefois tu étois dans un autre corps; tu portois un autre nom, & tu éprouveras encore le même changement.

LE MARCHAND.

Je serai donc immortel, en changeant toujours de corps? Mais c'en est assez sur ces matières; de quoi vis-tu?

PYTHAGORE.

Je ne mange rien qui ait eu vie; mais, à l'exception des fèves, je mange de tout le reste.

LE MARCHAND.

Pourquoi as-tu de l'aversion pour les fèves?

P Y T H A G O R E.

Ce n'est point aversion. Mais elles sont sacrées, & leur nature est singulière. Premièrement elles ressemblent.... Ce que tu remarqueras si tu en prens une verte, & que tu l'écosse. En second lieu, si, après les avoir fait cuire, on les expose à la lune pendant un certain nombre de nuits, elles se changent en sang. Mais ce qu'elles ont de plus considérable, c'est que les Athéniens s'en servent pour élire les magistrats.

LE MARCHAND.

Tes discours sont divins. Mais deshâbille-toi, pour que je te voie tout nu. Ciel! il a une cuisse d'or. Ce n'est pas un homme, c'est un Dieu. Il faut l'acheter à quelque prix que ce soit. Combien en veux-tu?

MERCURE

A L'ENCAN. 193

MERCURE.

(1) Dix mines.

LE MARCHAND.

Il est à moi.

JUPITER.

Écris le nom de l'acheteur, & son pays.

MERCURE.

Je le crois Italien, des environs de Crotone ou de Tarente. Il ressemble aux Grecs de ces cantons. Mais il n'est pas seul ; ils sont près de trois cens qui l'ont acheté en commun.

JUPITER.

Qu'ils l'emmenent. A l'autre:

MERCURE.

Voulez-vous ce vilain cynique du Pont ?

---

(1) C'est-à-dire 400 liv. ou environ, monnoie de France. La mine attique valoit cent drachmes. On évalue communément la drachme à 7 ou 8 sols de notre monnoie.

194. LES PHILOSOPHES

Viens-ça, l'homme à la besace, & qui es à demi-nu. Fais le tour de l'assemblée. Vie mâle & courageuse à vendre; vie libre. Qui en veut ?

U N M A R C H A N D.

Que fais-tu, crieur ? Tu vends un homme libre ?

M E R C U R E.

Oui, je le vends.

L E M A R C H A N D.

Et tu ne crains pas qu'il ne t'accuse de plagiat (1), & ne te traduise devant l'aréopage ?

M E R C U R E.

Il s'embarrasse peu qu'on le vende. En quelque lieu qu'il soit, il se croit libre.

---

(1) Les Romains nommoient plagiaire celui qui achetoit, vendoit ou retenoit pour esclave un homme libre; cette action s'appeloit crime de plagiat. Les modernes ont donné ce nom aux larcins d'auteurs.

A L'ENCAN. 195

LE MARCHAND.

Que veux-tu que je fasse de ce maussade & misérable animal ? Il ne peut être que fossoyeur ou porteur-d'eau.

MERCURE.

Fais - en un portier. Il te gardera mieux qu'un chien ; le nom qu'il porte en est garant.

LE MARCHAND.

D'où est-il ? Que sait-il faire ?

MERCURE.

Tu n'as qu'à l'interroger ; c'est le plus sûr.

LE MARCHAND.

Quel air triste & farouche ! Je crains qu'il n'aboie & ne me morde. Vois tu comme il lève le bâton, comme il fronce le sourcil , & lance des regards menaçans & furieux.

MERCURE.

Ne crains point ; il est apprivoisé.

N 2

176. LES PHILOSOPHES

LE MARCHAND.

De quel pays es-tu, mon ami ?

DIOGÈNE.

De tout pays.

LE MARCHAND.

Que veux-tu dire ?

DIOGÈNE.

Tu vois un citoyen de l'univers.

LE MARCHAND.

Qui te proposes-tu d'imiter ?

DIOGÈNE.

Hercule.

LE MARCHAND.

Que n'as-tu la peau de lion ? Car ton bâton ressemble assez à la massue.

DIOGÈNE.

Ce manteau déchiré me sert de peau de lion. A l'exemple d'Hercule, je combats des monstres, non par force comme lui, mais volontairement, & pour en délivrer la vie humaine.

LE MARCHAND.

L'entreprise est belle. Mais que fais-tu, & quelle est ta profession ?

DIOGÈNE.

Je rends les hommes libres, & les guéris des passions. En un mot, je suis l'orateur de la vérité & de la liberté.

LE MARCHAND.

Hé bien, orateur, comment t'y prendras-tu pour m'instruire ?

DIOGÈNE.

D'abord je t'arracherai aux plaisirs. Je t'enfermerai avec la pauvreté, & te couvrirai de haillons. Ensuite je te ferai travailler la terre, dormir sur la dure, boire de l'eau, manger toutes sortes d'alimens. Si tu as de l'argent, tu le jetteras dans la mer. Tu ne te soucieras ni de femme, ni d'enfans, ni de patrie. Tu quitteras ta maison pour habiter un sépulcre, une tour ruinée, un tonneau. Ta besace sera pleine de lupins.

198 LES PHILOSOPHES

& de volumes griffonnés jusques sur le dos. Tu te croiras alors plus heureux que le roi de Perse. On auroit beau te fouetter, t'accabler d'outrages, tu n'y feras pas la moindre attention.

LE MARCHAND.

Les coups de fouet, dis-tu, ne me feront point de mal. Ai-je donc la peau d'une tortue ou d'un cancre ?

DIOGÈNE.

Tu citeras une sentence d'Euripide, en y faisant un petit changement.

LE MARCHAND.

Quelle sentence ?

DIOGÈNE.

L'esprit souffre, la langue ne dit mot. Pour tout dire, voici les points principaux de mon instruction. Il faut être impudent, hardi, insulter tout le monde, rois & particuliers. C'est le moyen de faire admirer ton courage. Avoir un son de voix rude, l'élocution barbare, le

visage renfrogné, la démarche & tout le maintien agreste & farouche ; n'avoir ni pudeur, ni décence, ni honnêteté ; se faire un front qui ne rougisse point ; vivre dans les lieux les plus fréquentés, comme si tu étois seul ; n'avoir de communication avec qui que ce soit, la familiarité te perdrait ; fais en public ce que d'autres n'oseroient faire en particulier. Si tu veux aimer, choisis un objet ridicule. Du reste, quand tu le jugeras convenable, tu finiras tes jours à peu de frais, en mangeant un morceau de polype cru, ou buvant un verre d'encre (1). Voilà le bonheur que je te promets.

LE MARCHAND.

Je ne veux point de ton bonheur infernal.

DIOGÈNE.

Il est facile au moins de l'acquérir.

(1) *Gr. de sèche.* C'est un poisson qui a dans la vessie une liqueur mortelle, épaisse & noire comme de l'encre.

## 300 LES PHILOSOPHES

On y parvient sans maître & sans livres ; c'est un chemin court pour arriver à la gloire. Car, ne fusses-tu qu'un savetier, qu'un épicier, qu'un mâçon, qu'un banquier, tu deviendras un homme admirable, pourvu que tu aies un grand fond d'impudence, de hardiesse & de causticité.

### LE MARCHAND.

Je n'ai pas besoin de toi pour cela. En vérité tu n'es propre qu'à faire le métier de matelot ou de vendeur d'herbes. Si cependant on veut te donner pour deux oboles, les voilà.

### MERCURE.

Tu n'as qu'à le prendre. Nous sommes fort heureux d'en être défaits. Il nous rompoit la tête par ses cris, & rebutoit tout le monde à force d'injures.

### JUPITER.

Passons à un autre. Appelle ce Cyrénéen qui porte un habit de pourpre & une couronne.

MERCURE.

Approche, qui que tu sois. Voici de la marchandise chère, & faite seulement pour les riches. Vie douce & délicate à vendre. Qui en veut? Qui veut de ce beau mignon?

LE MARCHAND.

Approche, mon enfant. Dis-moi ce que tu sais. Si tes talens me conviennent, je t'achetterai.

MERCURE.

Doucement, je te prie, ne l'interroge pas. Il est ivre; tu vois qu'il bégaye. Comment veux-tu qu'il réponde?

LE MARCHAND.

Il faudroit être fou pour acheter ce maraut avec tous ses parfums. Voyez comme il chancelle. Mais toi, Mercure, dis-moi ce qu'il peut faire, & ce qu'il sait.

MERCURE.

C'est un excellent convive, un buveur du premier ordre. Il en sait autant qu'une

202 LES PHILOSOPHES

chanteuse pour plaire à des débauchés. La cuisine & la volupté n'ont point de secrets pour lui ; il en possède tous les raffinemens. Élevé dans la ville d'Athènes, il s'est signalé chez les rois de Sicile. Son savoir enfin est de mépriser tout, de jouir de tout, de chercher le plaisir partout.

LE MARCHAND.

Cherche un autre acheteur parmi ces riches que voilà. Je ne le suis pas assez pour me charger de ce gaillard.

MERCURE.

Jupiter, nous aurons de la peine à le vendre ; il nous demeurera.

JUPITER.

Fais-le retirer, & appelle-en un autre ; ou plutôt mets ensemble ces deux-ci, le pleureur d'Abdère & le rieur d'Éphèse. Je ne veux point les séparer.

MERCURE.

Allons, produisez - vous. Qui veut acheter des modèles parfaits de sagesse ?

UN MARCHAND.

O Jupiter, quel contraste ! L'un ne cesse de rire, l'autre de pleurer. Qu'as-tu donc à rire, mon ami ?

DÉMOCRITE.

Tu le demandes ? C'est que toutes vos actions sont risibles, ainsi que vous-mêmes.

LE MARCHAND.

Quoi ! tu te moques ainsi des hommes, & de tout ce qu'ils font !

DÉMOCRITE.

Je n'y vois rien de sérieux. Tout est vuide. C'est un concours d'atômes, une confusion générale.

LE MARCHAND.

C'est bien toi dont la tête est creuse & sans principes. Voyez l'impudent. Ne cesseras-tu jamais de rire ? Et toi, bonhomme, pourquoi pleures-tu ? J'aime mieux parler à celui-ci.

## HÉRACLITE.

Hélas! je ne vois rien parmi les hommes qui ne soit misérable & digne de larmes. Tout y est sujet à des revers. Ce ne sont pas néanmoins les malheurs présens qui m'affligent le plus. Je déplore les événemens futurs qui seront encore plus tristes, les embrasemens, la désolation de l'univers. Je vois d'ailleurs que rien n'est stable parmi vous; le plaisir n'est que douleur, le savoir qu'ignorance, la grandeur que petitesse. Je vois que toutes choses roulent dans un tourbillon, s'élèvent, s'abaissent, & changent successivement de place & de lieu dans ce jeu continuel du monde.

## LE MARCHAND.

Et qu'est-ce que le monde?

## HÉRACLITE.

Un enfant qui joue, & qui jette des dés en courant.

## LE MARCHAND.

Et les hommes?

A L'ENCAN. 105

HÉRACLITE.

Des dieux mortels.

LE MARCHAND.

Et les dieux ?

HÉRACLITE.

Des hommes immortels.

LE MARCHAND.

Ce sont-là des énigmes. Tu es inintelligible comme Apollon.

HÉRACLITE.

Il m'importe peu que vous m'entendiez.

LE MARCHAND.

Aussi n'est-il pas d'homme de bon sens qui voulût t'acheter.

HÉRACLITE.

Que vous m'achetiez ou non , pleurez tous tant que vous êtes.

LE MARCHAND.

La maladie de cet homme est une folie mélancolique. Je ne veux ni de lui ni de l'autre.

206 LES PHILOSOPHES

MERCURE.

Ceux-ci nous demeureront encore.

JUPITER.

Fais-en venir un autre.

MERCURE.

Voulez-vous ce grand parleur d'Athènes?

JUPITER.

Oui.

MERCURE.

Viens ici. Nous allons vendre une vie bonne, réglée, & très-sainte. Qui l'achètera?

LE MARCHAND.

Dis-moi, que sais-tu principalement?

SOCRATE.

Aimer, & j'en donne des leçons.

LE MARCHAND.

Je me garderai bien de t'acheter. J'ai besoin d'un précepteur pour mon fils, qui est un bel enfant.

S O C R A T E.

Et qui seroit plus propre que moi à le former ? Je ne suis pas amoureux du corps , mais de l'esprit. Ne crains de ma part rien de deshonnête.

L E M A R C H A N D.

Je ne m'y fie pas.

S O C R A T E.

Je te le jure par le chien & par le platane.

L E M A R C H A N D.

Les plaisans, dieux !

S O C R A T E.

Que dis-tu ? Le chien n'est-il pas une divinité ? Ignores-tu ce qu'est Anubis en Égypte, le chien parmi les constellations, Cerbère dans les enfers ?

L E M A R C H A N D.

Tu as raison ; j'étois dans l'erreur. Mais quel est ton genre de vie ?

S O C R A T E.

J'habite une ville que j'ai bâtie pour

208 LES PHILOSOPHES

moi ; j'ai formé une république d'une espèce nouvelle, & j'ai des loix qui me sont propres.

LE MARCHAND.

J'en voudrois bien savoir quelqueune.

SOCRATE.

Voici la plus remarquable, & qui regarde les femmes. Elles sont communes ; chacun peut user de celle d'autrui.

LE MARCHAND.

Tu as donc abrogé les loix contre l'adultère !

SOCRATE.

Ce sont des minuties que j'ai entièrement supprimées.

LE MARCHAND.

Et pour les garçons, qu'en penses-tu ?

SOCRATE.

Ils sont la récompense des belles actions.

LE

LE MARCHAND.

La belle récompense en effet ! Mais quels sont les points fondamentaux de ta philosophie ?

S O C R A T È.

Les idées & les exemplaires des êtres. Car tout ce que tu vois, la terre, le ciel, la mer, ont leur modèle qui est séparé d'eux.

LE MARCHAND.

Et où sont ces modèles ?

S O C R A T È.

Nulle part ; car s'ils étoient quelque part, ils ne seroient point.

LE MARCHAND.

Mais je ne vois pas ces modèles.

S O C R A T È.

Je le crois bien. Tu es aveugle des yeux de l'ame. Mais moi je vois clairement ces exemplaires de toutes choses ; je vois le tien, quoiqu'invisible ; je vois le mien. En un mot, je vois tout double.

210 LES PHILOSOPHES

LE MARCHAND.

Il faut que je t'achette, puisque tu as tant de science & de si bons yeux. Et toi, crieur, combien veux-tu le vendre ?

MERCURE.

Mille écus.

LE MARCHAND.

Soit. Je les paierai incessamment.

MERCURE.

Ton nom ?

LE MARCHAND.

Dion de Syracuse.

MERCURE.

Tu peux l'emmener. Je desire que tu en sois content. C'est ton tour, Epicure, approche. Qui achettera celui ci ? C'est le disciple du rieur & de l'ivrogne que nous avons déjà criés, plus impie encore que ses maîtres ; mais au demeurant bon garçon & fort gourmand.

LE MARCHAND.

Quel est son prix ?

MERCURE.

Dix mines.

LE MARCHAND.

Les voilà. Mais que je sache à présent les ragoûts qu'il aime.

MERCURE.

Les plus doux; les gâteaux de miel, & sur-tout les figes.

LE MARCHAND.

Il est aisé de le satisfaire. Je lui acheterai des figes en quantité.

JUPITER.

Qu'il en vienne un autre. Appelle cet homme triste, qui a la tête rasée, ce pillier du portique.

MERCURE.

C'est bien dit. Tous les marchands l'attendoient. Voici la vie la plus parfaite; la vertu même. Qui veut savoir toutes choses?

UN MARCHAND.

Que veux-tu dire?

212 LES PHILOSOPHES

M E R C U R E.

Qu'il est lui seul sage, beau, juste, courageux, roi, éloquent, riche, législateur, & tout ce qu'on peut être.

L E M A R C H A N D.

Il est donc cuisinier, savetier, charpentier & le reste ?

M E R C U R E.

Cela doit être.

L E M A R C H A N D.

Approche, mon ami, & dis-moi, avant que je t'achette, quel homme tu es, & premièrement si tu ne seras pas fâché d'être vendu, & de servir.

C H R Y S I P P E.

Nullement ; car cela ne dépend pas de nous, & ce qui ne dépend pas de nous, est indifférent.

L E M A R C H A N D.

Je n'entens point ce que tu dis.

CHRYSIPPE.

Quoi, tu ne comprends pas qu'il y a des choses *produites* & d'autres *rejetées* (1)?

LE MARCHAND.

Encore moins.

CHRYSIPPE.

Je le vois; tu n'es pas accoutumé à nos termes, & la faculté compréhensive te manque. Un homme appliqué, & qui a de la logique, sait non-seulement ces choses-là, mais encore ce que c'est *qu'accident*, & *accident de l'accident*, en quoi ils diffèrent, & combien ils diffèrent.

LE MARCHAND.

Au nom de la philosophie, apprends-moi sur-tout *l'accident*, & *l'accident de*

(1) Je me suis servi du *producta* & du *rejeta* que Cicéron emploie pour traduire le *προηγμένα* & l'*ἀποπροηγμένα* des Stoïciens, mots qui signifient les choses qu'on choisit, & celles qu'on rejette. Mais le marchand les auroit entendus, ce qui eût été contre l'intention de Lucien.

214 LES PHILOSOPHES

*l'accident.* Le son harmonieux de ces mots m'ençhante.

C H R Y S I P P E.

J'y consens. Si un boiteux, en bronchant contre une pierre, vient à se blesser à la jambe dont il boite, sa première incommodité est *l'accident*, & sa blessure *l'accident de l'accident*.

L E M A R C H A N D.

L'étonnante subtilité ! Que sais-tu davantage ?

C H R Y S I P P E.

Je fais des filets de paroles, dans lesquels j'embarasse si habilement ceux avec qui je parle, que je leur ferme la bouche & les réduits au silence. Cet art merveilleux est le célèbre syllogisme.

L E M A R C H A N D.

Par Hercule, ce doit être un tissu d'une force extraordinaire.

C H R Y S I P P E.

Juges en toi-même. As-tu un fils ?

A L'ENCAN. 215

LE MARCHAND.

Pourquoi?

CHRYSIPPE.

Si un crocodile l'avoit pris sur le bord du fleuve, & qu'il promit de te le rendre si tu lui disois ce qu'il avoit résolu d'en faire, que répondrois-tu à cet animal?

LE MARCHAND.

Je n'en sais rien. L'incertitude seule me fait frémir. Réponds pour moi, je t'en conjure, de peur que mon fils ne soit dévoré pendant que je cherche la réponse.

CHRYSIPPE.

Ne crains rien. Je t'apprendrai des choses bien plus admirables.

LE MARCHAND.

Et quoi?

CHRYSIPPE.

Le moissonneur, le dominant, & sur-tout l'Électre & le masqué.

216 LES PHILOSOPHES

LE MARCHAND.

Qu'est-ce que ton masqué & ton Électre ?

CHRYSIPPE.

Électre est cette fille célèbre d'Agamemnon, qui sait en même-temps une chose & ne la sait pas. Car elle sait bien qu'Oreste est son frère ; mais elle ne sait pas que celui qui est présent, & qu'on ne connoît pas encore, est Oreste. Pour le masqué, tu le trouveras surprenant. Réponds-moi, connois-tu ton père ?

LE MARCHAND.

Oui certainement.

CHRYSIPPE.

Si je te présente un homme masqué, & que je te demande si tu le connois, que répondras-tu ?

LE MARCHAND.

Que je ne le connois point.

CHRYSIPPE.

Et cependant cet homme est ton père.

Donc si tu ne connois pas cet homme, tu ne connois pas ton père.

LE MARCHAND.

Verbiage que cela. Qu'on le démasque, je le connoîtrai. Mais au fait, quel est le but de ta science, & quand tu seras bien savant, que t'en reviendra-t-il ?

CHRYSIPPE.

Je posséderai les premiers biens de la nature, la richesse, la santé. Mais il faut beaucoup travailler auparavant, user ses yeux sur des écrits indéchiffrables, rassembler des commentaires, se remplir de solécismes & d'expressions barbares; & tout cela même est inutile pour devenir sage, si l'on ne prend trois fois de l'hellébore.

LE MARCHAND.

Tout ce que tu dis-là est mâle & généreux. Mais d'être un misérable usurier comme tu l'es, dirons-nous que ce soit le métier d'un preneur d'hellébore, & d'un homme consommé dans la vertu ?

## C H R Y S I P P E .

Assurément, & il ne convient qu'au philosophe de faire valoir son argent, parce qu'il n'est donné qu'à lui de tirer des conséquences. L'intérêt naît du principal, comme la conséquence naît du principe. L'un & l'autre appartiennent donc au sage. Et non-seulement il peut tirer l'intérêt simple, comme les usuriers ordinaires, mais encore l'intérêt de l'intérêt. Tu sais bien qu'il y a de premiers intérêts, & qu'il y en a de seconds produits par les premiers. Cela posé, j'argumente ainsi. Si le premier t'appartient, *ergo* le second.

## L E M A R C H A N D .

Nous dirons la même chose du salaire que tu prends pour tes leçons. Il est évident que le sage peut vendre la vertu.

## C H R Y S I P P E .

Tu es au fait. Mais si je reçois de l'argent, ce n'est pas par rapport à moi, c'est par rapport à celui qui le donne.

Je l'accoutume à être libéral, & je suis l'objet de sa libéralité (1).

LE MARCHAND.

Tu te contredis. Selon tes principes, le philosophe étant le seul riche, doit être aussi le seul prodigue.

CHRYSIPPE.

Tu plaisantes. Mais prends garde que je ne te perce à jour d'un syllogisme.

LE MARCHAND.

Quel mal peut-il me faire ?

CHRYSIPPE.

Te réduire au point de perdre la parole & la raison. Tiens, par exemple, si je veux, je vais te changer en pierre.

LE MARCHAND.

En pierre ! Tu n'as pourtant pas l'air d'être un Persée.

---

(1) Il y a ici dans le texte deux termes d'art qui se rapportent à la forme syllogistique, & qu'il est impossible de rendre en françois avec leur allusion.

CHRYSIPPE.

Voyons. Une pierre est-elle un corps ?

LE MARCHAND.

Sans doute.

CHRYSIPPE.

Un animal est-il un corps ?

LE MARCHAND.

Assurément.

CHRYSIPPE.

N'es-tu pas un animal ?

LE MARCHAND.

Je le crois.

CHRYSIPPE.

Donc tu es une pierre.

LE MARCHAND.

Tu en as menti. Cependant fais-moi redevenir homme.

CHRYSIPPE.

Cela n'est pas difficile. Dis-moi, tout corps est-il animal ?

A L'ENCAN.

223

LE MARCHAND.

Non vraiment.

CHRYSIPPE.

Une pierre est-elle un animal ?

LE MARCHAND.

Non.

CHRYSIPPE.

N'es-tu pas un corps ?

LE MARCHAND.

Oui.

CHRYSIPPE.

Étant un corps, n'es-tu pas aussi un animal ?

LE MARCHAND.

Sans doute.

CHRYSIPPE.

Donc tu n'es pas une pierre.

LE MARCHAND.

Grand merci. Je sentois déjà, comme Niobé, du froid aux jambes ; elles se pétrifioient. N'importe, je t'achetterai. Combien en veut-on ?

222 LES PHILOSOPHES

MERCURE.

Douze mines.

LE MARCHAND.

Prenez-les.

MERCURE.

Es-tu seul qui l'achettes?

LE MARCHAND.

Non, parbleu. Je suis en part avec tous ces marchands que tu vois.

MERCURE.

Ils sont en grand nombre, & ont des épaules assez fortes pour porter le *moissonneur* (1).

JUPITER.

Ne t'amuse point. Appelles-en un autre.

MERCURE.

Ce sera ce Péripatéticien, ce beau, ce riche, ce prudent par excellence, &

---

(1) Autre allusion à un de ces noms de syllogisme dont Chrysippe a déjà parlé.

A L'ENCAN. 223

qui sait à fond toutes choses. Achetez-le.

UN MARCHAND.

Que cet homme est admirable!

MERCURE.

Il est modéré , doux , propre à la société , & qui plus est , double.

LE MARCHAND.

Comment cela ?

MERCURE.

C'est qu'il n'est pas au-dedans ce qu'il paroît être au - dehors. C'est pourquoi , si tu l'achettes , souviens-toi de distinguer l'homme intérieur de l'homme extérieur.

LE MARCHAND.

Quelle est sa doctrine ?

MERCURE.

Qu'il y a trois sortes de biens , ceux de l'ame , ceux du corps , & les biens extérieurs.

224 LES PHILOSOPHES

LE MARCHAND.

Voilà qui est à ma portée. Quel est son prix ?

MERCURE.

Vingt mines.

LE MARCHAND.

C'est beaucoup.

MERCURE.

Pour cela non. Il paroît même avoir de l'argent. Hâte-toi de l'acheter. Il t'apprendra de plus combien de tems vit un moucheron, jusqu'à quelle profondeur les rayons du soleil percent la mer, & quelle est l'ame des huîtres.

LE MARCHAND.

Dieux ! que de merveilles !

MERCURE.

Que seroit-ce si tu l'entendois parler de choses bien plus curieuses, comme la matière de la génération, la formation & l'accroissement de l'embryon dans le ventre de sa mère ; que l'homme est un  
animal

A L'ENCAN. 225.

animal risible, & non pas l'âne, qui ne sait ni bâtir, ni aller sur mer.

LE MARCHAND.

Voilà qui est admirable & d'une grande utilité. Je donne volontiers les vingt mines.

MERCURE.

Tu fais bien. Que nous reste-il? Je vois-là un sceptique. Viens ici, Pyrrhon, que je te vende au plus vite. Le monde s'en va, & nous aurons peu d'enchérisseurs. Qui achètera celui-ci?

UN MARCHAND.

Moi; mais un mot auparavant. Que sais-tu?

PYRRHON.

Rien.

LE MARCHAND.

Que veux-tu dire?

PYRRHON.

Que je ne crois pas même qu'il existe rien.

P

226 LES PHILOSOPHES

LE MARCHAND.

Quoi ! nous qui sommes ici nous n'existons pas !

PYRRHON.

Je l'ignore.

LE MARCHAND.

Et toi ?

PYRRHON.

Je le sais encore moins.

LE MARCHAND.

Oh ! quelle incertitude ! Et que veulent dire ces balances ?

PYRRHON.

J'y pèse les raisons , je les mets de niveau ; & quand leur poids est parfaitement égal , je m'apperçois alors que je ne puis discerner la meilleure.

LE MARCHAND.

Que sais-tu faire d'ailleurs ?

PYRRHON.

Tout, hors de poursuivre un fugitif (1).

LE MARCHAND.

Qui t'en empêche ?

PYRRHON.

C'est que je ne puis saisir (2).

LE MARCHAND.

Je le crois ; car tu parois lourd & pesant. Mais quelle est la fin de ton savoir ?

PYRRHON.

L'ignorance, l'aveuglement, la surdité.

LE MARCHAND.

Tu es donc aveugle & sourd ?

---

(1) La vérité.

(2) *Saisir* rend fidèlement le jeu de mots de Lucien. On dit proprement *saisir une personne*, *saisir des voleurs*, & figurément *saisir les choses*, *saisir l'occasion*, *saisir une idée* . . .

228 LES PHILOSOPHES

P Y R R H O N.

Et, de plus, privé d'intelligence, de sens, de jugement, & ne différant en rien d'un vermisseau.

L E M A R C H A N D.

Tout cela mérite qu'on t'achette. Que peut-il valoir ?

M E R C U R E.

Une mine attique.

L E M A R C H A N D.

La voilà. Hé bien, l'ami, t'ai-je acheté ?

P Y R R H O N.

La chose est douteuse.

L E M A R C H A N D.

Très-certaine. J'ai compté l'argent.

P Y R R H O N.

Je ne décide point encore, & j'examine.

A .L'ENCAN. 229

LE MARCHAND.

Suis-moi, cependant ; tu es mon esclave.

PYRRHON.

Qui sait si tu dis vrai ?

LE MARCHAND.

Le crieur, l'argent & l'assemblée.

PYRRHON.

Est-ce qu'il y a quelqu'un ici ?

LE MARCHAND.

Le moulin t'apprendra que je suis ton maître, & je t'en convaincrai par la plus mauvaise raison.

PYRRHON.

Je suspens mon jugement.

LE MARCHAND.

Et moi j'ai prononcé.

MERCURE.

Marche sans disputer, & suis ton maître. A demain, vous autres. Nous

130 LES PHILOSOPHES, &c.

vendrons les vies des simples bourgeois, des gens de métier & des colporteurs (1).

---

(1) *A'γορῆς* a différentes significations. Mais dans le sens ironique de Lucien, ce mot veut dire petit marchand qui court les foires & les marchés, colporteur. Après l'encan des philosophes, il annonce une seconde vente, & il choisit ce qu'il y a de plus médiocre & de plus bas,



---

---

# LES RESSUSCITÉS, DIALOGUE.

---

PHILOSOPHES, LUCIEN.....

SOCRATE.

**F**RAPPE, frappe ce scélérat. Jette-lui des pierres, des mottes, des briques. Assomme de coups de bâton cet impie. Prends garde qu'il n'échappe. Courage Platon ; courage Chrysippe ; courage tous tant que vous êtes. Marchons en bataille contre lui. *Que le bâton appuie le bâton, & la besace les besaces* (1). C'est l'ennemi commun. Il n'est aucun de nous qu'il n'ait insulté. Allons, Diogène, sers-toi maintenant du bâton. Point de quartier. Que ce blasphémateur soit puni comme il le mérite. Qu'est-

---

(1) Allusion au vers 363 du livre II de l'Iliade.

## 232 LES RESSUSCITÉS,

ce donc, Épicure, Aristipe, vous êtes déjà fatigués ! C'est trop de foiblesse. *Soyez de vrais philosophes ; n'oubliez pas vos ressentimens* (1). Double le pas, Aristote. Bon ; l'animal est pris. Nous te tenons , méchant. Tu sauras bientôt quelles gens tu as outragés. Délibérons à présent sur le genre de mort qu'il doit souffrir. Proportionnons la peine au délit. Il mériterait de mourir plusieurs fois en expiation de ce qu'il a fait contre nous.

P L A T O N.

Je suis d'avis qu'on le mette en croix après l'avoir fustigé ; qu'on lui arrache les yeux, & qu'avant tout, on lui coupe la langue. Que t'en semble, Empedocle ?

E M P E D O C L E.

Qu'il soit jeté dans le *crater* du mont Ethna, pour lui apprendre à respecter ses maîtres.

---

(1) *Εἰς σοφῶν, μήσηματι δὲ θούριδος ὀργῆς.* Parodie de ce vers si souvent répété dans Homère: *ἀνέριε ἰσθὶ φίλοι, μήσηματι δὲ θούριδας ἀλκῆς.*

PLATON.

Il seroit mieux, je crois, de le mettre en pièces à travers les rochers, comme Penthée ou Orphée, pour que chacun pût en emporter un morceau.

LUCIEN.

Pardon, Messieurs, au nom de Jupiter suppliant.

SOCRATE.

L'arrêt est porté, point de grace. Rappelle-toi ce vers d'Homère :

*De l'homme & du lion l'accord n'est jamais sûr.*

LUCIEN.

Je trouve aussi dans Homère des vers propres à vous fléchir.

*D'un captif innocent que les dons vous désarment ;  
L'or plaît au sage même, & les présens le charment.*

PLATON.

Oh, nous ne resterons pas court. La réponse est dans Homère. Écoute.

*Ton or est inutile, & tes discours sont vains ;  
Tu n'échapperas pas à mes sanglantes mains.*

334 LES RESSUSCITÉS,

LUCIEN.

Ah ! malheureux ! toute mon espérance étoit dans Homère ; il n'y peut rien. Ayons recours à Euripide. Peut-être me sauvera-t-il.

*Fais grace au suppliant ; l'immoler est un crime.*

PLATON.

*De l'auteur de nos maux la perte est légitime.*

Qu'en dis-tu ? ce vers est-il d'Euripide ?

LUCIEN.

*Pour de simples discours souffrir tant de rigueurs !*

PLATON.

*Le méchant & l'impie éprouvent ces malheurs.*

C'est encore ton poëte qui te répond.

LUCIEN.

Hé bien, puisque vous avez résolu ma mort, & qu'il n'y a pas moyen de l'éviter, dites-moi du moins qui vous êtes, & par quel crime envers vous, j'ai pu m'attirer cette colère implacable.

PLATON.

Quel crime tu as commis, ô le plus

DIALOGUE. 235

scélérat des mortels ! C'est à toi qu'il faut le demander, & à ces beaux écrits où tu blasphèmes contre la philosophie, où tu vends publiquement des philosophes, & qui plus est, des hommes libres. Pleins de fureur contre toi, nous avons obtenu de Pluton la permission de sortir des enfers pour quelques momens, & nous venons te punir, Chrysippe que tu vois, Épicure, moi Platon, Aristote, le taciturne Pythagore, Diogène, & tous ceux que tu as déchirés dans tes livres.

LUCIEN.

Je respire. Oh vous ne me tuerez pas, si vous savez une fois ce que je pense à votre égard. Jetez donc ces pierres, ou plutôt gardez-les pour en accabler ceux qui le méritent.

PLATON.

Ah ! tu badines. Tu n'en moutras pas moins aujourd'hui, & des vêtements durs puniront tes forfaits (1).

---

(1) Vers d'Homère.

LUCIEN.

O grands personnages, vous sacrifiez un homme que vous devriez louer entre tous, votre ami, votre partisan, & si j'ose le dire, le tuteur & le défenseur de vos sentimens & de vos actions. Si vous me punissez de vous avoir si bien servis, craignez qu'on ne vous compare aux philosophes ingrats, haineux & vindicatifs de ce tems.

PLATON.

J'admire ton impudence. Nous devons en effet te remercier de tes calomnies. Tu nous prens pour de vils esclaves. A t'en croire, tes injures sont des bienfaits.

LUCIEN.

Comment & en quel endroit vous ai-je insultés, moi qui suis l'admirateur de la philosophie, qui vous ai comblés de louanges, & qui ai tant étudié vos livres ! Ce que j'ai dit, d'où l'ai-je tiré, si ce n'est de vos écrits, comme l'abeille

tire son miel des fleurs? On reconnoît ce qui appartient à chacun de vous. On loue l'adresse avec laquelle je mets en œuvre ces diverses beautés. C'est un bouquet que je forme dans vos jardins; je n'ai d'autre mérite que de mélanger si bien les couleurs, qu'elles soient d'accord, & ne tranchent point trop l'une avec l'autre. Aurois-je le front d'injurier mes bienfaiteurs, de décrier des hommes à qui je dois ma réputation? Ce seroit comme *Thamiris*, disputer avec les *Muses* de l'art du chant qu'on auroit appris d'elles; ou comme *Eurite*, défier *Apollôn* à tirer de l'arc après l'avoir eu pour maître.

P L A T O N.

Ce sont-là des tours de rhétorique. Ta conduite est inexcusable, & ton audace d'autant plus indigne, qu'il s'y joint de l'ingratitude & de la noirceur. Tu empruntes nos flèches, comme tu l'avoues, & c'est sur nous que tu tires. C'est pour nous payer des fleurs que tu

## 238 LES RESSUSCITÉS,

as cueillies librement & sans discrétion, dans nos jardins. Pour cela seul tu es digne de mort.

LUCIEN.

Prenez garde, vous sacrifiez la justice à la colère. C'est un emportement dont je n'aurois pas cru que Platon, Chrysippe, Aristote, & tant d'autres grands hommes fussent capables. Vous seuls me paroissiez supérieurs à ces foiblesses. Quoi qu'il en soit, vous ne me condamnerez pas sans m'entendre ; des sages tels que vous, ne font rien par force ni par violence. Ils procèdent suivant les loix, écoutent les raisons de part & d'autre. Choisissez donc un juge. Accusez-moi tous ensemble, ou nommez parmi-vous un accusateur. Je répondrai aux différens chefs d'accusation. Si je suis trouvé coupable, & condamné par le tribunal, je subirai la peine ordonnée, & vous serez à l'abri de tout reproche. Mais si après un examen juridique, je suis déclaré innocent & irréprochable

à votre égard, vous tournerez votre indignation sur les imposteurs qui vous ont irrité contre moi.

PLATON.

Cela s'appelle *ouvrir la barrière au cheval* (1). Tu prendrais bientôt le large, après avoir trompé tes juges. On dit que tu possèdes souverainement l'art de la parole, & toutes les ruses du barreau. Il n'est point de magistrat que tu ne vinsses à bout de corrompre par tes présens. C'est la ressource du mauvais droit.

LUCIEN.

Soyez tranquilles sur ce point. Les juges que je choisis, ne me vendront pas leurs suffrages. C'est la philosophie, & vous tous avec elle.

PLATON.

Mais qui seront les accusateurs, si nous devons juger ?

---

(1) *Εἰς μέτρον τῶν ἰσθμῶν*, Proverbe grec.

240 LES RESSUSCITÉS,

LUCIEN.

Vous serez à-la-fois juges & parties ;  
& je n'en suis point alarmé. Ma cause  
est si juste , qu'il seroit presque inutile  
de la défendre.

PLATON.

Que ferons - nous , Pythagore , &  
vous , Aristote ? Cet homme , après  
tout , n'exige rien de déraisonnable , en  
demandant d'être jugé.

SOCRATE.

Allons , prenons la Philosophie , &  
montons au tribunal. Nous entendrons  
ses raisons. Il ne convient pas à des  
philosophes de juger contre les formes.  
Cela est bon pour le commun des hom-  
mes , qui ne se déterminent que par pas-  
sion , & par la loi du plus fort. Nos  
ennemis auroient beau jeu , s'ils nous  
voyoient lapider quelqu'un sans l'enten-  
dre , nous qui faisons sonner si haut  
notre amour pour la justice ! Qu'aurions-  
nous à reprocher à Anytus , à Mélite ,

à

## DIALOGUE. 241

à mes accusateurs & à mes juges, si nous condamnions cet homme sans lui avoir accordé la clepsydre (1) ?

PLATON.

Vous avez raison, Socrate ; allons trouver la Philosophie ; qu'elle juge, & tenons-nous-en à sa décision.

LUCIEN.

Rien de mieux ni de plus équitable que cela. Réservez les pierres pour l'usage que j'ai dit. Mais où trouver la Philosophie ? J'ignore en vérité les lieux qu'elle habite, quoique j'aie bien couru pour la joindre. J'ai souvent rencontré des gens en manteau, & portant de longues barbes, qui disoient revenir de chez elle. Je leur demandois alors sa demeure. Ils n'en étoient pas mieux instruits que moi. Cependant, pour ne pas avouer leur ignorance, l'un me montrait une

---

(1) Horloge à eau qui servoit à mesurer le temps qu'on accordoit aux avocats pour plaider, aux accusés pour se défendre.

## 242 LES RESSUSCITÉS,

porte, l'autre m'en indiquoit une autre, tellement que je n'ai pu découvrir encore sa maison. Quelquefois entraîné par mes conjectures, ou conduit par quelqu'un, j'allois dans des lieux où je croyois la trouver. J'y étois attiré par une multitude d'hommes que je voyois entrer & sortir avec un air sévère & pensif, & le maintien composé. Je m'introduisis une fois avec eux. Je vis une femme qui affectoit de la simplicité, mais qui n'étoit rien moins que simple & naturelle. Il y avoit de l'art dans le désordre de ses cheveux, & de la parure dans son négligé. Elle avoit un peu de rouge, & même du blanc. Ses discours étoient ceux d'une courtisane. Les louanges qu'on donnoit à sa beauté la ravissoient; les présens n'étoient point refusés. Environnée d'amans, elle faisoit asseoir à ses côtés les riches, & ne jetoit pas un regard sur les pauvres. Quand elle avoit l'imprudence de se dépouiller, on lui voyoit des brasselets d'or gros

comme des anguilles. Je me retirerai, plaignant le sort de ses misérables adorateurs qu'elle mène par la barbe plus que par le nez, & q̄ui, comme Ixion, n'embrassent qu'une vaine image.

P L A T O N.

Il est vrai que sa demeure n'est pas connue de tout le monde. Mais il est inutile de se transporter dans sa maison. Nous l'attendrons ici, au céramique (1), où elle doit passer au retour de l'Académie, pour s'aller promener au Poecile (2), comme elle fait tous les jours. La voici qui vient. Vois-tu ce regard doux, cet air modeste. Elle marche avec décence, & médite avec tranquillité.

L U C I E N.

Je vois là plusieurs personnes qui ont

---

(1) Lieu qui tiroit son nom des tuileries voisines, ou de sa construction en brique.

(2) Portique embelli de diverses peintures. C'est là que Zénon donnoit des leçons à ses disciples. Sa secte en fut surnommée Stoïque.

244. LES RESSUSCITÉS,  
sa contenance & sa démarche. Mais il  
n'y en a qu'une qui soit la Philosophie.

PLATON.

C'est bien dit. Tu la reconnoîtras à  
ses discours.

LA PHILOSOPHIE.

Que vois-je! Quoi Platon, Chrysippe,  
Aristote, & tous mes plus fameux dis-  
ciples! Qui vous rappelle à la vie? Vous  
a-t-on fait quelque peine aux enfers?  
Vous avez l'air courroucé. Qui est cet  
homme que vous traînez? Est-ce un  
voleur, un assassin, un sacrilège?

PLATON.

C'est le sacrilège le plus impie qui fût  
jamais. Il a osé blasphémer contre vous,  
ô divine Philosophie, & contre tous  
tant que nous sommes, qui, formés par  
vos leçons, les avons transmises à nos  
successeurs.

LA PHILOSOPHIE.

Est-ce là ce qui vous fâche? Ne savez-

vous pas comme la comédie me traite moi-même en plein théâtre ? Je n'en suis cependant pas moins son amie. Je ne forme point d'accusation contre elle, ni ne lui fais de reproche. Je lui permets ces plaisanteries qui font rire le public. La satire n'ôte rien au mérite. Au contraire, elle en relève l'éclat, comme le marteau rend l'or plus luisant. Vous avez donc tort de témoigner tant de colère, & de tourmenter ainsi cet homme.

P L A T O N.

Nous avons cru le devoir punir de ses insolens discours, que la renommée a publiés jusqu'aux enfers, & nous sommes ici pour cela.

L A P H I L O S O P H I E.

Le punirez-vous sans l'entendre & sans le juger ? Je crois qu'il a quelque chose à dire.

P L A T O N.

Nous vous abandonnons cette affaire. Votre décision la terminera.

246 LES RESSUSCITÉS,

LA PHILOSOPHIE.

Et toi, que dis-tu ?

LUCIEN.

Je dis comme eux, ô Philosophie ma maîtresse, vous qui pouvez seule découvrir la vérité. J'ai eu bien de la peine à obtenir qu'ils vous remissent cette cause.

PLATON.

Scélérat ! tu l'appelles aujourd'hui ta maîtresse, toi qui, ces jours passés, la mettois publiquement à l'enchère, & qui vendois ses opinions pour deux oboles.

LA PHILOSOPHIE.

Ce n'est pas moi qu'il traitoit ainsi ; c'étoit plutôt ces imposteurs qui couvrent de mon nom leurs infamies.

LUCIEN.

Vous le saurez bientôt, si vous avez la bonté de m'entendre. Allons seulement à l'aréopage, ou plutôt à la citadelle, d'où nous verrons à découvert tout ce qu'on fait dans la ville.

LA PHILOSOPHIE.

Et vous, mes amies, promenez-vous au Poecile pendant ce tems-là; je reviendrai vous joindre quand j'aurai jugé.

LUCIEN.

Qui sont-elles? Leur physionomie modeste me plaît.

LA PHILOSOPHIE.

Celle à qui tu vois cet air mâle, c'est la Vertu. La Modération (1) & la Justice la suivent. La Science marche devant elles. Cette autre qu'on a de la peine à distinguer, & qui se dérobe à la vue, c'est la Vérité.

LUCIEN.

Je ne la vois pas.

(1) *Σοφροσύνη* a plusieurs acceptions. Ce mot signifie indifféremment tempérance, sagesse, gravité, modération, sobriété, frugalité.... J'ai choisi la signification la plus convenable à l'objet dont il s'agit.

248 LES RESSUSCITÉS,

LA PHILOSOPHIE.

C'est cette femme nue & sans ornemens, qui fuit, qui s'échappe.

LUCIEN.

Oui, je commence à l'entrevoir. Mais que ne viennent-elles avec vous, pour que le tribunal soit plein ? Je veux d'ailleurs prendre la Vérité pour mon avocat.

LA PHILOSOPHIE.

Hé bien, suivez-moi. Vous n'aurez que ce procès seul à juger, & ce procès vous intéresse.

LA VÉRITÉ.

Allez-y, vous autres ; car pour moi je n'ai pas besoin d'entendre ce que je sais déjà.

LA PHILOSOPHIE.

Mais nous avons besoin de toi pour apprendre ce que nous ne savons pas.

LA VÉRITÉ.

Souffrez que j'amène avec moi ces

**DIALOGUE.** 249

deux suivantes, qui me sont extrêmement affidées.

**LA PHILOSOPHIE.**

Prends toutes celles que tu voudras.

**LA VÉRITÉ.**

Que la Confiance & la Liberté me suivent. Unissons - nous pour sauver, s'il est possible, ce petit homme qui nous aime, & qui court risque de périr sans cause légitime. Mais que la Conviction demeure ici.

**LUCIEN.**

Ordonnez au contraire qu'elle vienne avec nous. Son secours m'est principalement nécessaire. Mes ennemis sont si avantageux, si obstinés, si subtils, qu'on n'en sauroit venir à bout sans la Conviction.

**LA PHILOSOPHIE.**

Je l'avoue, & tu feras bien d'y joindre aussi la Démonstration.

## 250 LES RESSUSCITÉS,

### LA VÉRITÉ.

Allons, venez toutes, puisqu'on croit que vous devez assister à ce jugement.

### ARISTOTE.

Vous le voyez, ô Philosophie, il voudroit armer contre nous la Vérité.

### LA PHILOSOPHIE.

Quoi, des philosophes craignent que la Vérité ne mente?

### PLATON.

Non; mais il est artificieux & flatteur; il la persuadera.

### LA PHILOSOPHIE.

Rassurez-vous. Il ne se fera rien d'injuste en présence de la Justice. Hatons-nous. Comment t'appelles-tu (1)?

---

(1) Ce début d'interrogatoire est entièrement conforme à notre manière d'interroger dans les procédures criminelles.

LUCIEN.

Parrhésiade, fils d'Aléthion, petit-fils  
d'Elenxiclée (1).

LA PHILOSOPHIE.

Ton pays ?

LUCIEN.

Je suis Sirien, des bords de l'Euphrate.  
Mais que fait cela ? Plusieurs de mes  
adversaires sont barbares comme moi.  
Du reste, je n'ai point la doctrine ni les  
mœurs de ceux de Solès, de Chypre,  
de Babylone & de Stagire (2). Mon mau-  
vais langage n'affoiblira point ma cause  
à vos yeux, si d'ailleurs elle est fondée  
en droit.

---

(1) Ces trois noms signifient le *confiant*, fils du  
*vrai*, petit-fils du *convaincant*.

(2) Trait de satire contre des philosophes nés  
dans ces différens lieux, comme Aratus, natif de  
Solès; Zenon, d'une ville de Chypre; Diogène le  
Stoïque, de Séleucie sur le Tigre, mais appelé  
pendant le Babylonien; Aristote, de Stagire.....

## 252 LES RESSUSCITÉS,

### LA PHILOSOPHIE.

Tu as raison. Je n'ai pas dû t'interroger sur ce point. Mais quelle est ta profession ? Il faut qu'on en soit instruit.

### LUCIEN.

Je hais l'insolence, la fourberie, le mensonge, l'orgueil ; je hais tous ceux qui sont atteints de ces vices. Vous savez que le nombre en est grand.

### LA PHILOSOPHIE.

Je ne suis pas surprise que tu aies tant d'ennemis.

### LUCIEN.

Vous êtes témoin du péril où je suis. Mais cette haine qu'on me reproche tant, n'est pas le seul sentiment de mon cœur. J'aime le vrai, le beau, le simple, & tout ce qui mérite l'amour. Mais comme peu d'objets en sont dignes, je perdrai peu-à-peu l'habitude d'aimer, & me fortifierai dans celle de haïr.

## LA PHILOSOPHIE.

Cela seroit mal. Il ne faut point diviser ces deux sentimens , qui , quoique distincts en apparence, n'ont qu'un même principe , & qu'une même origine.

LUCIEN.

Vous savez mieux que moi ces choses-là. Tout ce que je sais, c'est de haïr les méchans, de louer & d'aimer les bons.

LA PHILOSOPHIE.

Nous sommes enfin devant le temple de Minerve. Prêtresse du lieu , faites ranger les bancs. Pendant ce tems-là nous ferons nos prières à la divinité.

LUCIEN.

O Minerve , défens-moi contre ces impies. Rappelle-toi ces faux sermens qu'ils font tous les jours sous tes yeux. Tu connois leurs actions. Rien n'échappe à tes regards. Il est tems de les punir. Si la pluralité des suffrages me condamne, donne-moi le tien ; je suis sauvé.

## 254 LES RESSUSCITÉS,

### LA PHILOSOPHIE.

Nous voilà sur les sièges, disposées à vous entendre. Que les philosophes choisissent parmi eux celui qu'ils jugeront le plus propre à porter la parole ; car ils ne sauroient tous parler à la fois. Qu'ils déterminent l'accusation, & qu'ils fournissent les preuves. Toi, Parrhésiade, tu parleras après eux dans ta propre cause.

### LES PHILOSOPHES.

Qui choisirons-nous ? Ce sera toi, Platon. La sublimité d'esprit, le charme & la beauté de la voix, la prudence & la subtilité, l'art de raisonner & de convaincre, tout cela se trouve chez toi dans le plus éminent degré. Accepte donc le ministère qui t'est confié ; parle pour nous dignement. Ramasse tes anciennes forces ; fais comme si tu avois à combattre ici Gorgias, Polus, Prodicus, Hippias, & songe que notre ennemi est encore plus redoutable qu'eux. Emploie

l'ironie, la plaisanterie, & tes perpétuelles interrogations. Tu pourras ajouter même que Jupiter est prêt à pousser son char brûlant contre ceux qui absoudroient ce coupable.

PLATON.

Choisissez quelqu'un de plus fort que moi. Prenons plutôt Diogène, ou Antisthène, ou Cratès, ou toi, Chrysippe. Il ne s'agit pas ici d'élégance & d'agrément, mais de cette éloquence énergique & brutale du barreau. Nous avons affaire à un rhéteur.

DIOGÈNE.

Hé bien je l'accuserai, moi. Mon discours ne sera pas long. Il m'a plus maltraité que les autres, car il m'a vendu pour deux oboles.

PLATON.

O Philosophie, c'est Diogène qui pleure pour nous. Souviens-toi, notre dieu, que tu n'es pas chargé seulement

256 LES RESSUSCITÉS,  
de tes propres intérêts, mais de ceux de  
tout le corps. Ne t'amuse pas à examiner  
la différence de nos opinions, leur faus-  
seté ou leur vérité. Attache-toi unique-  
ment à venger la philosophie, que les  
outrages de Parrhésiade ont deshonorée.  
Malgré la diversité des sentimens, nous  
exerçons tous la même profession. Son  
honneur est dans tes mains. On va dé-  
cider si elle est aussi respectable que  
nous le disons, ou aussi répréhensible  
que ce malheureux le prétend.

#### D I O G È N E.

Soyez tranquilles ; rien ne sera omis :  
je parlerai pour chacun de vous. Si la  
Philosophie, qui est tendre & douce de  
son naturel, se laisse fléchir à ses dis-  
cours, & veut le renvoyer absous, je  
sais ce que j'ai à faire. Voilà un gros  
bâton que je ne porte point en vain.

#### LA PHILOSOPHIE.

Ce n'est pas ainsi qu'on persuade. Il  
faut des raisons, & non pas des coups.  
Mais

Mais on a déjà versé l'eau ; le tribunal a les yeux sur toi.

LUCIEN.

Que les autres prennent place à vos côtés, & délibèrent avec vous. Diogène seul parlera.

LA PHILOSOPHIE.

Tu ne crains donc pas d'avoir tes parties pour juges ?

LUCIEN.

Nullement. Plus j'aurai de juges, plus j'aurai de suffrages.

LA PHILOSOPHIE.

Cela est courageux. Asseyez-vous, puisqu'il le veut ; & toi, Diogène, parle.

DIOGÈNE.

Vous savez, ô Philosophie, ce que nous avons été. Mes discours ne vous l'apprendroient pas. Pour ne rien dire de moi, personne n'ignore ce que Pythagore, Platon, Aristote & les autres ont fait d'utile & de beau pour l'instruc-

R

## 258 LES RESSUSCITÉS,

tion des hommes. J'exposerai seulement les attentats de ce très-exécrable Parrhésiade contre d'aussi grands personnages que nous. Quoi qu'il ait, dit-on, du talent pour la parole, il a quitté le barreau, où il s'étoit fait de la réputation, pour employer contre nous tout ce qu'il a de véhémence & de vivacité, & nous déchirer sans cesse. Il nous traite hautement d'imposteurs, nous décrie dans l'esprit du peuple, nous rend un objet de mépris & de risée. Il fait plus; il attire sur toi-même, ô divine Philosophie, la haine & l'indignation du public. Ce que tu nous enseignes de plus sérieux, n'est qu'un tissu de folies, qu'un pur radotage. Enfin, les applaudissemens sont pour lui, & les insultes pour nous. Le vulgaire aime naturellement la médisance & la satire, sur-tout quand elles attaquent ce qu'il y a de plus respectable & de plus grand. C'est ainsi qu'on applaudissoit autrefois Aristophane & Eupolis, quand ils exposoient Socrate sur

la scène, & qu'ils lui faisoient jouer un personnage si différent du sien. Ajoutons que leur audace n'attaquoit qu'un seul homme, & qu'elle étoit restreinte aux seules fêtes de Bacchus, dont ces libertés satyriques faisoient partie; elles amusoient peut-être le dieu.

Mais celui-ci convoque de sa propre autorité une assemblée illustre. Il se prépare de loin; il compose un gros volume d'invectives contre Platon, Pythagore, Aristote, Chrysippe, contre moi, & généralement contre tous les philosophes; il le récite à haute voix, quoiqu'il n'y soit point autorisé par une fête publique, & qu'il n'ait aucun sujet de se plaindre de nous. Il seroit excusable en effet, s'il n'en usoit ainsi que par représailles. Pour comble d'injure, il prend le nom de la Philosophie, & se sert contre nous du dialogue même, notre favori. Que dis-je? Il a corrompu Ménippe, notre compagnon; il l'engage à jouer avec lui dans ses farces; & ce trait est

260 LES RESSUSCITÉS,

le seul qui ne paroisse point ici parmi les accusateurs.

C'est pourquoi la condamnation de notre ennemi est juste. Que pourroit-il dire pour sa défense, convaincu par une foule de témoins? Son châtiment sera utile aux hommes; il les contiendra dans le respect qu'on doit à la philosophie. Car de se taire, & d'endurer sans ressentiment l'affront qu'on nous fait, ce ne seroit pas modération, mais foiblesse & lâcheté. Qui souffriroit sur-tout ses derniers excès? Le misérable! il nous a traînés au marché comme de vils esclaves; il a fait venir un crieur, & nous a vendus, les uns assez cher, à ce qu'on dit, les autres pour une mine attique, & moi pour deux oboles, ce qui a fait rire tous les assistans. Voilà tout ce qui nous irrite & nous rassemble en ce lieu. Venge-nous, ô Philosophie; venge tes disciples outragés.

LES PHILOSOPHES.

Courage, Diogène. Tu as dit tout

ce qu'on pouvoit dire, & tu l'as dit comme il falloit.

LA PHILOSOPHIE.

Trève de louanges. De l'eau pour l'accusé. Allons, Parrhésiade, parle à ton tour. La clepsydre coule pour toi, ne diffère pas.

LUCIEN.

Diogène n'a pas tout dit. Il a omis bien des choses, & même les plus graves. Je n'en sais pas la raison. Pour moi, bien loin de désavouer mes discours ou de les justifier, je vais y ajouter ce qu'il a passé sous silence, & ce que je n'avois pas encore dit dans mes ouvrages. Vous connoîtrez par-là qui sont ces hommes, que j'ai mis à l'enchère, & que j'ai appelés orgueilleux & séducteurs. Voyez seulement si je m'écarte de la vérité. Si ma réponse est dure & piquante, ce n'est pas moi qu'il en faut accuser, mais ceux dont les actions y donnent lieu.

J'étois avocat; mais ne pouvant sup-

## 262 LES RESSUSCITÉS,

porter la mauvaise-foi, les supercheries, la licence, les cris, les altercations, & les autres vices du barreau, je me réfugiai dans ton école, ô divine Philosophie! J'y entrai comme dans un port tranquille, où, à l'abri des vents & des flots, je voulois finir mes jours dans l'étude de tes préceptes, & sous ta protection. Je n'eus pas plutôt élevé mes yeux jusqu'à toi, que je fus forcé de t'admirer, & tous ces grands philosophes que je vois. Ces précepteurs du genre humain tendent les bras à quiconque les implore. Ils l'instruisent dans des sciences sublimes & utiles, pourvu qu'il y marche d'un pas ferme, qu'il ne perde point de vue les règles que vous enseignez, & qu'il y conforme sa conduite, ce qui est au-surplus assez rare.

Mais j'en vis plusieurs qui n'aimoient la philosophie que par air. Imitateurs des sages, ils n'en avoient que ce qu'ils ont d'extérieur & de public, & que tout le monde peut avoir, la barbe, la démar-

che & le manteau. Leur conduite étoit bien contraire à ce maintien ; elle démentoit vos leçons , & avilissoit la dignité de leur profession. J'en fus indigné. Je crus voir de ces acteurs langoureux qui représentent Achille , Thésée , Alcide avec une voix molle , & des gestes efféminés , que des actrices même ne se permettroient pas dans le rôle d'Hélène & de Polixène ; histrions ridicules , qui mériteroient qu'Hercule , dont ils font une femme , les assommât d'un coup de massue. J'étois outré que de méprisables pantomimes vous défigurassent ainsi. C'étoient des singes qui contrefaisoient des héros ; l'âne de Cumes , couvert de la peau d'un lion , & qui s'efforçant de déguiser sa voix , effrayoit les campagnards , jusqu'à ce qu'un honnête étranger eût découvert la fraude , & se fût armé d'un bâton qui démasqua l'âne. Ce qu'il y a de plus affreux , c'est qu'on rendoit la philosophie responsable de leurs méchancetés , de leur liberti-

264 LES RESSUSCITÉS,  
nage, de leurs débauches ; & que Chry-  
sippe, Platon, Pythagore & tout autre ,  
étoient accusés des vices de leurs secta-  
teurs. Vous étiez morts ; & l'on vous  
jugeoit sur les crimes des vivans. La  
conduite déshonorante du disciple re-  
jaillissoit sur le maître, qui étoit con-  
damné par défaut , & enveloppé dans  
le même arrêt.

Je ne pus tolérer ces hypocrites ; je  
les attaquaï. Je fis voir combien peu ils  
vous ressembloient. Vous m'en devriez  
récompenser , & vous me traînez en  
jugement. Si quelqu'un des initiés révé-  
loit ou profanoit les mystères des deux  
déeses ( 1 ), & que je me rendisse son  
accusateur , me traiteriez-vous d'impie ?  
Cela ne seroit pas juste. Les ordonna-  
teurs des jeux font donner des coups de  
fouet aux acteurs qui ont mal repré-  
senté Minerve, Neptune, Jupiter. Ces  
dieux ne trouvent pas mauvais qu'on

---

(1) Cérés & Proserpine.

châtie ainsi des comédiens qui les dégradent. Ils approuvent même cette punition. Ce n'est pas une grande faute de mal jouer un rôle de messager ou de valet ; c'est un crime de déshonorer Jupiter ou Hercule aux yeux des spectateurs.

Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que plusieurs d'entr'eux s'instruisent à fond de vos maximes, & vivent cependant comme s'ils ne les avoient étudiées que pour les combattre. Rien de si beau ni de si merveilleux que leurs principes. Mépriser les richesses & les grandeurs, faire consister le bien dans la vertu, être exempt de colère, ne point affecter de supériorité ; voilà ce qu'ils nous crient : voilà ce qu'ils enseignent, mais pour de l'argent. Et toutefois ils font la cour aux riches, & s'efforcent de le devenir ; plus colères que de petits chiens, plus timides que des lièvres, plus flatteurs que des singes, plus lascifs que des ânes, plus voleurs que des chouettes, plus opiniâ-

## 266 LES RESSUSCITÉS;

tres que des coqs. C'est une chose ridicule que de les voir se presser l'un l'autre à la porte des grands, s'introduire à leur table, les louer sans mesure & sans pudeur, dévorer plutôt que manger, & tenir dans le vin des discours fort peu philosophiques. Les convives se moquent d'eux, & méprisent la philosophie, qu'ils accusent d'avoir formé cette canaille.

Mais un trait bien honteux de leur caractère, c'est qu'après avoir dit qu'ils n'ont besoin de rien, & que le sage seul est riche, ils ne craignent pas de demander, & se fâchent s'ils sont refusés. N'est-ce pas là mandier en habit royal & la couronne sur la tête? Veulent-ils obtenir quelque chose, ils prêchent que les biens sont communs, les richesses indifférentes. Qu'est-ce, vous diront-ils, que l'or & l'argent? Des grains de sable sur le bord de la mer. Si un vieux camarade, ou un ancien ami leur demande un léger secours, ils demeurent muets; leur embarras les trahit; ils chantent la

palinodie. Ces beaux discours d'amitié, de vertu, d'honnêteté, sont allés je ne sais où. Ce sont des mots ailés qui voltigent dans l'école, & s'évanouissent dans l'air. Ils sont amis tant que l'intérêt ne s'en mêle pas. Montrez-leur une obole, plus de paix ni de trêve. Les livres, les maximes, tout disparoît. Ce sont des chiens à qui vous jetez un os. Ils se mordent l'un l'autre, & aboyent tous ensemble après celui qui l'attrape.

Un roi d'Égypte apprit à des singes à danser la pyrrique. Ces animaux contrefont aisément l'homme; on leur donna des manteaux de pourpre & des masques. La danse alloit au mieux, lorsqu'un plaisant, qui avoit des noix dans son sein, en jeta quelques-unes dans la salle. Les danseurs oublièrent aussitôt le ballet, redeviennent singes, brisent leurs masques, déchirent leurs habits, se ruent sur les noix. On fit de grands éclats de rire, & la pyrrique finit.

Tels sont ces méprisables sophistes.

## 268 LES RÉSSUSCITÉS,

Ce sont ceux-là que j'ai attaqués, & je ne cesserai de les poursuivre. Mais pour vous, Messieurs, pour ceux qui vous ressemblent; car il est de vrais philosophes, de fidèles observateurs de vos loix, serois-je assez fou pour les insulter? Et qu'en pourrois-je dire? Qui d'entre vous a vécu comme ces impies & ces insolens qu'on ne peut trop haïr? Parlez, Pythagore, Platon, Chrysippe, & vous Aristote, parlez. Qu'ont-ils de commun avec vous? La ressemblance du singe avec Hercule. Est-ce parce qu'ils portent de longues barbes, qu'ils ont toujours à la bouche le mot de philosophie, & qu'ils ont l'air sauvage, qu'on doit vous les comparer? Encore les supporterois-je, s'ils vous contrefaisoient bien. Mais il y a plus de rapport entre le rossignol & le vautour, qu'entre vous & ces philosophes.

J'ai plaidé ma cause comme je l'ai dû. Que la Vérité décide si ce que j'ai dit est vrai.

## LA PHILOSOPHIE.

Retire-toi, Parrhésiade, encore plus loin. Que ferons-nous ? Comment trouverez-vous qu'il s'est défendu ?

## LA VÉRITÉ (I).

Pendant qu'il parloit j'aurois voulu me cacher sous terre, tant ses discours étoient vrais. J'ai reconnu les coupables, & à mesure qu'il les accusoit, je disois en moi-même, c'est celui-ci, c'est celui-là. Il nous les montrait comme dans un tableau; la ressemblance étoit parfaite, celle de l'ame comme celle du corps.

Le grec porte les premières lettres du mot *ἀπειρή*. Mais c'est une faute visible contre le sens de l'auteur, contre tout ce qui précède, & contre les paroles de ce même endroit. On y certifie que les faits allégués par Lucien sont vrais, témoignage qui ne peut être donné que par la Vérité, puisqu'on ne l'a fait monter au tribunal que pour certifier ou démentir ce qui seroit dit par les parties. Un copiste ignorant ou peu exact a pu mettre APET pour ΑΠΗΘ.

270 LES RESSUSCITÉS,

LA PHILOSOPHIE.

Je t'avoue que j'en ai rougi. Et vous autres, qu'en dites-vous ?

LES PHILOSOPHES.

Qu'il faut le décharger de l'accusation, & l'inscrire au rang de nos amis & de nos bienfaiteurs. C'est ici l'aventure des Troyens. On force des comédiens de jouer une pièce, ils représentent les malheurs de Troye. Qu'il continue, & qu'il accable de ridicules les ennemis des dieux.

D I O G È N E.

Je lui en sais bon gré. Je rétracte mon accusation, & je veux être l'ami de cet homme courageux.

LA PHILOSOPHIE.

Triomphe, Parrhésiade. Nous te déclarons absous tout d'une voix, & de plus, vrai philosophe.

PARRHÉSIADE à la Philosophie.

Je t'ai déjà rendu mes hommages.

Mais pour finir par des traits vraiment tragiques :

*O brillante victoire, accours, & sur mes pas  
Prodigue tes lauriers, cueillis dans les combats (1).*

L A V E R T U.

Encore une clepsydre. Faisons comparoître ici les sophistes qui nous défigurent ; qu'on leur fasse leur procès, & que Parrhésiade soit l'accusateur.

P A R R H É S I A D E.

C'est bien pensé. Toi, Syllogisme, regarde dans la ville, & appelle à haute voix les philosophes.

L E S Y L L O G I S M E.

Écoutez, faites silence. Que les philosophes viennent plaider leur cause à la citadelle, devant la Philosophie, la Justice & la Vertu.

P A R R H É S I A D E.

Il en vient peu, malgré la citation. Ils

(1) Allusion à des vers d'Euripide.

272 LES RESSUSCITÉS,  
craignent le jugement. D'ailleurs, le plus grand nombre est à la suite des riches. Mais si vous voulez les attirer tous, que le Syllogisme s'y prenne ainsi. . . .

LA PHILOSOPHIE.

Non, non, tu n'as qu'à les appeler toi-même.

PARRHÉSIADE.

Je le veux bien. Écoutez, faites silence. Que tous ceux qui se disent philosophes, se rendent à la citadelle pour une distribution. Ils recevront chacun deux mines, & un gâteau de sésame. Celui qui aura une très-longue barbe, recevra de plus un cabas de figues. On n'exige point qu'ils fassent preuve de sagesse, de tempérance, ni d'équité. On ne leur demande que cinq syllogismes; car on n'est point sage sans cela.

*De l'art de disputer recherchez-vous la gloire ?  
Deux talens d'or seront le prix de la victoire (1).*

---

(1) Parodie de deux vers d'Homère.

Comme

Comme ils viennent ! Comme ils se poussent ! Les deux mines font leur effet. J'en vois partout ; dans le quartier des Pélasges, au temple d'Esculape , surtout dans l'Aréopage ; en voilà vers le sépulcre de Balus ; d'autres grimpent en foule sur l'Anacée- ( 1 ) avec des échelles. On les prendroit pour un essaim d'abeilles , ou pour des grappes de raisin.

*Au retour du printems moins de fleurs reparoissent ;  
Dans les vastes forêts moins de feuilles renaissent ( 2 ).*

Bientôt la citadelle en sera pleine. Nous entendrons leurs cris ; nous ne verrons que barbes , besaces , bâtons , argumens , flatterie , impudence , gourmandise , avarice. Mais quoi ! le peu qui s'étoit rendu aux premières citations , a disparu dans la foule ; ils sont mêlés & confondus ;

( 1 ) Temple ou édifice public d'Athènes , sur lequel il y a une grande diversité d'opinions.

( 2 ) Vers d'Homère.

## 274 LES RESSUSCITÉS,

on ne peut les distinguer sous des habits qui se ressemblent. C'est un inconvénient fâcheux, ô Philosophie, & qu'on est en droit de vous reprocher, que vous n'imprimiez pas sur ces gens-là des signes certains qui les fassent reconnoître. Car les sophistes ont souvent plus de partisans que les vrais philosophes.

### LA PHILOSOPHIE.

J'y donnerai ordre incessamment.  
Écoutons-les.

### LES PLATONICIENS.

C'est nous qu'on doit entendre les premiers, comme Platoniciens.

### LES PYTHAGORICIENS.

Pythagore est plus ancien que Platon, nous passerons avant vous.

### LES STOÏCIENS.

Chimères que cela. Le pas est dû au portique.

### LES PÉRIPATÉTICIENS.

Non pas s'il vous plaît, puisqu'il s'a-

**DIALOGUE.** 275

git d'argent. Il est dévolu aux philosophes qui se promènent.

**LES ÉPICURIENS.**

Les gâteaux & les figues aux Épicuriens. Pour l'argent, nous attendrons sans peine, & nous passerons les derniers.

**LES ACADÉMICIENS.**

Où sont les deux talens? Le prix de l'opiniâtreté nous appartient.

**LES STOÏCIENS.**

Oui, quand nous n'y serons pas.

**LA PHILOSOPHIE.**

Paix-là; & vous cyniques, cessez de vous battre à coups de bâtons. Vous êtes mandés pour d'autres choses. La Vérité, la Vertu & moi, devons examiner qui sont les véritables philosophes. Ceux que nous reconnoîtrons pour nos disciples, seront honorés & récompensés. Nous punirons les imposteurs, pour qu'ils ne s'avisent plus de s'élever au-dessus de

276 LES RESSUSCITÉS,  
leur sphère. Quoi ! vous fuyez ! Ils se précipitent l'un sur l'autre. La citadelle est déjà vuide. Il n'y reste que ceux qui ne craignent point le jugement , & le nombre en est petit. Ramassez cette besace qu'un cynique a jetée en fuyant. Voyons ce qui est dedans ; sans doute des lupins , un livre , & quelques morceaux de pain brûlé.

PARRHÉSIADE.

Non vraiment ; c'est de l'or , des parfums , un petit couteau de sacrifice , des dés , & un miroir.

LA PHILOSOPHIE.

Oh l'honnête homme ! C'étoient les objets de tes méditations ! Et tu osois insulter le public , & avoir des disciples !

PARRHÉSIADE.

Voilà comme ils sont. C'est à vous autres de mettre fin à cet abus. Apprenez-nous à discerner vos élèves d'avec ceux qui ne le sont pas. Et vous , ô Vé-

rité, faites ensorte que le Mensonge ne prenne plus votre place, & que les coquins ne soient pas regardés comme d'honnêtes gens.

LA VÉRITÉ à la Philosophie.

Servons-nous pour cela de Parrhésiade. Il a de la probité; il m'est fidèle; il est ton partisan. Qu'il prenne avec lui la Conviction, & qu'il examine tous ceux qui se disent tes disciples. Il couronnera d'olivier les véritables philosophes, & les assemblera dans le Prytanée. Pour ces charlatans qui n'ont que le masque de la philosophie, il leur ôtera le manteau, leur coupera la barbe avec le couteau qui sert à tondre les chèvres, & les flétrira d'un fer chaud entre les deux yeux, ou sur le front. La marque du fer sera un renard ou un singe.

LA PHILOSOPHIE.

C'est bien pensé. Il faut les éprouver, non comme les petits de l'aigle aux

278 LES RESSUSCITÉS,  
rayons ardents du soleil, mais à l'or, à  
la gloire, au plaisir. Celui qui les regar-  
dera d'un œil dédaigneux, & sans être  
attiré par leur éclat, obtiendra la cou-  
ronne d'olivier. Les autres perdront la  
barbe, & seront marqués.

PARRHÉSIADE.

- J'obéirai. Oh ! que vous allez voir d'em-  
preintes de singe & de renard, & peu de  
couronnes ! Si vous voulez, je ramène-  
rai ici partie de ces fuyards.

LA PHILOSOPHIE.

Quoi ! tu te flattes de les ramener ?

PARRHÉSIADE.

Fort aisément, si la Prêtresse du tem-  
ple veut bien me prêter cette ligne &  
cet hameçon, qu'un pêcheur du Pirée a  
consacrés à Minerve.

LA PRÊTESSE.

Les voilà. Prends aussi le roseau pour  
que rien n'y manque.

PARRHÉSIADÉ.

Donnez-moi encore des figues & un peu d'or.

LA PRÊTRESSE.

Prens.

LA PHILOSOPHIE.

Que prétend-il faire ?

LA PRÊTRESSE.

Il met un appât à l'hameçon, & du haut des crénaux il le plonge dans la ville.

LA PHILOSOPHIE.

Que fais-tu, Parrhésiade ? Veux-tu pêcher des pierres dans les fossés (1).

PARRHÉSIADÉ.

Silence, s'il vous plaît ; attendons la

(1) L'original porte : *dans le quartier Pélasge.* C'étoit d'abord un espace vuide au-dessous de la citadelle, mais qui fut bâti dans la suite, & devint un quartier considérable.

280 LES RESSUSCITÉS,  
proie. Et vous, Neptune & Amphitrite,  
envoyez-nous des poissons. J'apperçois  
déjà un gros loup, ou plutôt une do-  
rade.

UN INTERLOCUTEUR.

Non, c'est un chat de mer. Il s'ap-  
proche de l'hameçon la gueule ouverte.  
Il sent l'or, il l'avale; il est pris : tirons  
à nous.

PARRHÉSIADE.

Toi, camarade, prends la ligne; il est  
sur l'eau. Voyons un peu qui tu es : ô  
le plus beau des poissons! C'est un chien.  
Dieux! quelles dents! Ah! ah! notre  
ami, la gourmandise t'a perdu. Tu te  
glissois parmi ces pierres où tu croyois  
te cacher. Nous t'allons pendre par les  
ouïes, pour que tout le monde te puisse  
voir. Otons l'hameçon. Il n'y a plus rien;  
l'or & la figue, tout est dans ses en-  
traîles.

DIOGÈNE.

N'importe, qu'il le rende. Nous en  
avons besoin pour d'autres.

PARRHÉSIADE.

C'est fait. Que dis-tu, Diogène ?  
Connois-tu ce philosophe ? Est-il de ta  
secte ?

DIOGÈNE.

J'en serois bien fâché.

PARRHÉSIADE.

Que penses-tu qu'il vaille ? Je l'estimai  
dernièrement deux oboles.

DIOGÈNE.

C'est trop. Il est vilain & dur ; ce  
doit être un mauvais manger. Jette-le  
du haut de ce rocher, la tête en bas.  
Continuons la pêche. Prends garde au  
moins que le roseau ne casse.

PARRHÉSIADE.

Ne crains rien. Ils sont plus légers  
que des loches.

DIOGÈNE.

Et n'ont pas plus de cervelle. Tire  
toujours.

282 LES RESSUSCITÉS,

PARRHÉSIADÉ.

Que celui-ci est large & plat ! C'est un turbot. Il mord à l'hameçon : le voilà pris. Sachons ce qu'il est.

DIOGÈNE.

Il se dit Platonicien.

PLATON.

Quoi, maraut, tu cours à l'or !

PARRHÉSIADÉ.

Que veux-tu qu'on en fasse ?

PLATON.

En bas du rocher.

DIOGÈNE.

Encore un coup d'hameçon.

PARRHÉSIADÉ.

J'en vois un d'une grande beauté, autant qu'on en peut juger au travers de l'eau. Son dos est marqué de rayes d'or. Il se prétend disciple d'Aristote. Il s'ap-

DIALOGUE. 283

proche, il s'éloigne. Ne le perds pas de vue; il revient, il ouvre la bouche. Oh nous le tenons : il est pris. Vîte, hors de l'eau.

ARISTOTE.

Ne m'interroge pas sur son compte. Je ne le connois point.

PARRHÉSIADE.

Il sera donc précipité comme les autres.

DIOGÈNE.

J'apperçois un nombre infini d'autres poissons de même couleur, l'air hagard & tout couverts de piquans si pointus, qu'ils seroient moins aisés à prendre que des hérissons. Nous aurions besoin de filets, mais il n'y en a pas. Tâchons seulement d'attraper un de ces drôles; le plus hardi donnera sur l'hameçon.

LA CONVICTION à *Parrhésiade*.

Jette la ligne, mais garnis-là de fer, de peur qu'il ne la coupe avec ses dents, & que l'or ne soit avalé.

284 LES RESSUSCITÉS,

PARRHÉSIADÉ.

Je l'ai jetée ; & toi Neptune, favorise nos efforts. Dieux ! comme ils se battent pour avoir la proie ! Les uns rongent la figue , les autres s'accrochent à l'or. Bon , le plus vigoureux est pris. Sachons un peu de quelle école il sort. Mais ne suis-je pas bien ridicule de vouloir faire parler des poissons ! C'est toi qui me diras son maître.

LA CONVICTIION.

Chrysispe.

PARRHÉSIADÉ.

Je m'en doutois ; car il y a de l'or dans son nom. Dis-moi , Chrysispe , connois-tu ces animaux ? Est-ce toi qui les a dressés ?

CHRYSIPE.

Tu te moques , Parrhésiadé. Peux-tu m'attribuer de pareils disciples ?

PARRHÉSIADÉ.

Je loue ton indignation. Il faut donc

le jeter la tête la première, comme on a fait les autres. Il est plein d'arrêtes ; je craindrois de m'étrangler si j'en mangeois.

## LA PHILOSOPHIE.

C'est assez pêché, Parrhésiade. Il s'en trouveroit à la fin quelqu'un dans le nombre qui emporteroit l'or & l'hameçon, & tu serois obligé d'en payer la valeur à la Prêtresse. Allons maintenant nous promener ; & vous, mes disciples, n'abusez pas de la permission qui vous a été donnée, retournez aux enfers. Pour toi, Parrhésiade, fais la tournée que j'ai dit. La Conviction te suivra. Allez ensemble couronner ou marquer les fronts.

## PARRHÉSIADE.

Tes ordres seront remplis. Adieu, les meilleurs des hommes. Or çà, ma camarade, exécutons notre commission. Mais où irons-nous d'abord ? Commençons-nous par l'Académie, ou par le

286 LES RESSUSCITÉS, &c.

Portique, ou par le Lycée ? Cela est indifférent. Tout ce que je sais, c'est qu'en quelque lieu que nous allions, nous aurons plus besoin d'un fer chaud que de couronnes.

